Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

14

L'ÉGLISE OFFICIELLE DE RUSSIE

1901

L'ÉGLISE ORTHODOXE RUSSE

Organisation, dogmes, hérésies

(Doukhoborstes et Molokanes)

Deux conférences données par Mgr C. Laflamme, à l'Université Laval, Québec

---

1900-1901



QUÉBEC

IMPRIMERIE DE L.-J. DEMERS & FRÈRE

Editeurs-propriétaires de L'ÉVÉNEMENT

1901

L'ÉGLISE ORTHODOXE RUSSE

Depuis l'automne de 1899, une assez nombreuse colonie de doukhoborstes est installée dans les plaines du Nord-Ouest canadien. Ils vont tout probablement y rester, en dépit des plaintes qui ont déjà été portées contre eux. D'ailleurs, dès le moment de leur arrivée, on avait assez vivement discuté, de tous les côtés, la valeur des nouveaux venus ; les opinions, à leur sujet, étaient fort divisées. C'est dans le but de contribuer pour sa part à résoudre cette question encore débattue et dans l'espérance d'y ajouter un peu de lumière, que l'Université Laval a voulu faire étudier plus à fond ces nouveaux importés. Son espérance était qu'il serait plus facile de prévoir, dans une certaine mesure, " ce que nous pouvons en espérer, ou, peut-être, ce que nous devons en craindre." C'est à nous que cette tâche a été assignée.

Or une telle étude était impossible sans une connaissance préliminaire de l'Eglise officielle de Russie. Avant donc d'aborder l'examen des doctrines sociales et religieuses de ces hérétiques russes, nous avons été obligé de passer en revue l'origine et l'organisation de l'Eglise orthodoxe. Il en est résulté malheureusement, que notre travail, quelque long qu'il paraisse au lecteur, est loin d'être complet. Nous ne pouvions pas prétendre, dans le court espace de deux conférences, traiter à fond un sujet aussi étendu, aussi complexe que celui-là. Nous n'en avons effleuré, à vrai dire, que les points principaux. Cependant nous osons espérer que cette étude n'aura pas été tout à fait inutile, malgré sa brièveté et ses nombreuses imperfections.

Nous avons tenu à faire nos recherches aussi consciencieusement que possible. Après avoir mis à profit, tout d'abord, les observations personnelles que nous avons été à même de faire pendant le séjour d'un mois que nous avons fait en Russie en 1897, nous avons eu recours à un assez grand nombre d'ouvrages spéciaux, se rapportant, de près ou de loin, à l'empire des Tsars. Nous en donnons la liste complète. Ces ouvrages sont loin d'avoir tous la même valeur; mais chacun d'eux nous a fourni quelques détails intéressants, lesquels s'ajoutaient, en les complétant, aux renseignements pris ailleurs.

Nous avons cru inutile d'indiquer plus particulièrement, dans le corps du texte lui-même, tous ces emprunts qui en constituent comme le squelettė. Ceux qui désireraient nous contrôler de plus près, n'auront qu'à consulter ces différents livres, pour être à même de rendre justice à leurs auteurs. Ils se convaincront en même temps que nous n'avons rien exagéré, en bien ou en mal. Nous citons quelquefois textuellement le plus souvent, nous abrégeons.

Nous comptons sur la bienveillance de ceux qui nous liront, pour nous pardonner ce défaut d'originalité, défaut que nous sommes les premiers à déplorer. Nous n'avons eu ni le temps, ni la faculté de recourir aux document de première main. Nous avons simplement résumé de notre mieux ce qui avait été trouvé par d'autres. Nous reconnaissons que c'est sans doute un grave défaut, mais que le conférencier qui est sans péché sur ce point nous jette la première pierre.

C. LAFLAMME.

BIBLIOGRAPHIE

L'empire des Tsars, par Leroy-Beaulieu. Ouvrage de haute valeur, très consciencieux, très véridique et parfaitement renseigné. Ce livre a été prohibé en Russie ; c'est peut-être une présomption qu'il doit dire la vérité sur bon nombre de points délicats, politiques ou religieux. Nous lui avons emprunté la plupart des détails que nous donnons sur les hérésies de l'Eglise russe.

Papes et Tsars, par le P. Pierling, jésuite russe. C'est le dernier mot sur les négociations qui se sont poursuivies si longtemps entre Rome et Moscou.

A travers l'Orient, par l'abbé Pizani ; traite surtout du schisme de l'Eglise grecque.

Pierre-le-Grand, *Littérature russe*, par Waliszewski.

L'Eglise orthodoxe, par le P. Tournebise, S. J.

Géographie russe, par La Delavaud.

Religion russe, par Legeal.

Au pays russe, par Jules Legras. Difficile à surpasser, même à égaler, comme exactitude de description ethnographique ou panoramique.

Le Pope, par Potapenko. Excellente monographie du pope idéal, tel que devrait être le pope russe. Malheureusement, Potapenko a tracé un portrait qui court grand risque de rester longtemps dans le domaine exclusif de l'idéal.

Chez nos amis les Russes, par de Beauregard.

La Russie, ses sols, par Sibiztzew.

La sainte Russie, par le comte Wasili.

Histoire de la Russie, par Rambaud.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'ÉGLISE RUSSE, SON ORIGINE, SON ORGANISATION, SON CLERGÉ

Assister, en 1897, au congrès international de géologie à Saint-Pétersbourg, était un rêve que les géologues de deux continents caressaient depuis 1891, alors qu'on nous avait transmis, à Washington, l'invitation officielle de la Russie. M. Tschernischew, le porte-parole des autorités russes, nous informait en même temps que le tsar mettait à notre disposition un crédit de 100,000 roubles, avec le privilège de la circulation gratuite sur tous les chemins de fer russes. Le profit d'un tel voyage était double. Il y avait d'abord l'intérêt scientifique considérable que présentent toujours, pour les congressistes, ces assises solennelles de la science ; et ensuite nous pouvions profiter de la circonstance pour voir de près les villes et les campagnes de la sainte Russie, privilège qui n'est pas accordé à tout le monde.

Nous en avons largement usé. Et voilà comment il se fait que, successivement, nous avons été secoués sur les pavés de Saint-Pétersbourg Pskof, Moscou, Koursk, Kharkof, Kief, Odessa, etc., dans les infects fiacres russes, lesquels, au dire du prudent Bedecker, sont presque des voitures. Nous avons fait, de cette façon, la connaissance intime des pavés ronds ou pointus des villes moscovites. Nous avons voyagé des semaines entières dans les steppes du Donetz et de l'Ukraine, expérimenté les heurts affreux d'un tarantass enlevé au triple galop par une fougueuse troïka, et avalé sans broncher l'héroïque dose de poussière à laquelle doit toujours se rési-

gner quiconque circule dans ces fécondes et interminables plaines.

Nous avons vu de près les moujiks; visité leurs *isbas* de terre et de chaume, sans oublier la remuante population de vermine qui y pullule. Nous avons admiré les superbes églises de Pétersbourg et de Moscou, les luxueuses chapelles des couvents. Nous avons entendu les moines psalmodier et chanter leurs offices religieux, nous avons vu les popes se pavaner en famille, dans les promenades publiques. Et, pour couronner le tout, nous avons fait connaissance, à plusieurs reprises, avec les tracasseries policières que comporte toujours l'examen obligatoire des passe-ports.

Pour un occidental, un américain surtout, il y avait en tout cela comme un monde d'impressions nouvelles. Celles-ci sont restées très vives, malgré l'intervalle de trois années qui nous en sépare.

Rassurez-vous cependant; je ne viens pas, ce soir, vous les communiquer; je ne viens pas vous infliger un récit de voyage. De ces récits, chacun peut en bâtir pour son compte de fort acceptables, en mettant à profit quelque guide bien fait. Quant aux impressions personnelles, à moins d'être de la famille des hommes de génie (et ces familles ont toujours été malheureusement très restreintes) on s'expose assez souvent à ne pas sortir des banalités de l'amplification. Ce n'est pas la peine de se mettre en frais de littérature pour aboutir à un tel résultat. Naturellement, j'admets, sur ce point, de brillantes exceptions.

Cependant, permettez-moi de vous avouer que cette Russie exerce une véritable fascination sur ceux qui la parcourent. C'est qu'on y trouve un pays particulièrement intéressant, à raison des problèmes ethnologiques, sociaux et religieux qu'il soulève. Cette Moscovie, à la fois ancienne et jeune, apparaît comme un mystérieux creuset, où, dans le mélange des

races, dans l'imprévu des rencontres de principes nouveaux, sous l'action de forces à la fois puissantes et mal connues, s'élabore peut-être l'avenir de l'Europe vieillie et du monde qui évolue.

Cet intérêt général, déjà si intense, a été singulièrement ravivé par les relations qui se sont établies dernièrement entre la Russie et le Canada.

Nous avons maintenant un consul russe à Montréal ; nous avons même des Russes canadiens (je n'ose pas dire des Russes compatriotes) dans le Nord-Ouest. Le pe[illegible] moscovite ne nous est donc plus tout à fait étranger, et c[illegible]ra mon excuse pour entreprendre avec vous ce soir, l'étude du côté le plus facile à connaître de l'état russe, je veux dire la con[illegible]itution de son église, laquelle s'intitule : "Sainte Eglise catholique, apostolique, orthodoxe." Je voudrais vous en dire l'origine et les transformations, puis vous signaler quelques-unes de ces hérésies multiples qui y ont pris naissance et qui y surgissent encore tous les jours. Parmi ces hérétiques, nous découvrirons nos amis les doukhoborstes et nous rentrerons ainsi en Canada. Nous étudierons les dogmes sociaux et religieux de ces derniers, afin de voir ce que nous pouvons en espérer, ou ce que nous devons en craindre. Cette conclusion finale, je laisserai à chacun de vous la satisfaction de la tirer lui-même.

Je serais heureux si les connaissauces plus ou moins nouvelles qui vous resteront peut-être de nos entretiens vous donnaient l'idée d'aller un jour visiter et étudier vous-mêmes ce pays prestigieux, afin de vous assurer *de visu* que je n'aurai ni chargé, ni flatté le tableau.



Vous n'avez pas oublié sans doute le grand succès de curiosité qu'ont eu les doukhoborstes à leur arrivée à

Québec, en 1899. Depuis plusieurs mois, les journaux nous avaient parlé de ces intéressantes peuplades, comme ils les appelaient assez irrévérencieusement. On n'était pas d'accord sur la manière d'écrire leur nom. Ce dernier sonnait d'une façon trop étrange à des oreilles latines ou saxonnes, pour qu'on en attrapât l'orthographe du premier coup. N'importe, ils étaient le sujet de bien des conversations et d'articles de journaux plus nombreux encore. L'orthographe d'ailleurs n'arrête pas toujours les journaux.

Naturellement, la politique devait être bientôt de la partie. Les journaux ministériels n'avaient pas assez d'épithètes élogieuses pour qualifier la tranquillité, la bonté, l'amour du travail de ces futurs Canadiens. A les en croire, c'était de précieuses recrues à ajouter à notre population canadienne. Elles seraient bientôt complètement assimilées, et l'acquisition de nos vertus par ces doukhoborstes déjà presque parfaits, produirait une résultante merveilleuse. Voilà pourquoi on ne pourrait jamais assez féliciter le gouvernement qui avait fait cet heureux choix, dans le but de peupler nos solitudes du Nord-Ouest.

Les feuilles de l'opposition, cela va de soi, ne chantaient pas sur le même ton. Pour elles, ces nouveaux émigrants étaient tout simplement les rebuts, les déchets de la Russie. Expulsés de leur pays d'origine à cause de leur opposition aux lois et à la religion d'Etat, on avait droit de se demander avec crainte ce qu'ils feraient de bon au Canada. Plusieurs y voyaient des espèces de sauvages, comme les tchérémisses, les ougres, les slovaches et les petchénègues, rebelles à toute civilisation et absolument impropres à toute colonisation. Être expulsés de la Russie était, disait-on, un assez mince certificat de vertu, puisque, dans ce pays, comme dans bien d'autres, on n'est pas très exigeant sur la valeur intellectuelle ou morale de ceux qui l'habitent. Par conséquent,

nous n'avions rien de bon à attendre de ces nouveaux venus, et le gouvernement aurait fait mille fois mieux, si, au lieu de recevoir ces suspects, de payer même pour faciliciter leur établissement, il avait dépensé le même zèle pour la colonisation du Canada par les canadiens.

Lesquels des rouges ou des bleus avaient raison ? La réponse dépend pas mal de la couleur des lunettes avec lesquelles on regarde les événements.

Mais enfin, le fait était là, et, un bon jour, quelques milliers de doukhoborstes débarquaient sur la jetée Louise. Les récriminations tardives devenaient inutiles.

Ce jour-là, tous les officiels, tous les badauds de Québec et plusieurs curieux (ce qui constituaient évidemment une foule assez grande) étaient au quai, pour recevoir les nouveaux arrivés, et c'est devant tous ces yeux grand ouverts que défilèrent les émigrants.

Hommes de haute stature, bien découplés, à cheveux abondants, à barbe plus puissante encore, portant des vêtements de coupe étrange et de couleur voyante, surtout les femmes; sur la tête, un bonnet de fourrure ou un chapeau de feutre; en somme d'assez beaux échantillons de la race humaine. Les spectateurs non prévenus étaient quasi satisfaits, et l'on se disait qu'à tout prendre, si ces braves gens voulaient se servir de leurs bras, ils feraient d'assez bons cultivateurs.

On remarquait bien un peu de laisser aller dans la toilette. Le chapitre de la propreté personnelle semblait relativement négligé, quant à la peau et aux habits (les paysans russes portent leurs vêtements sans jamais les ôter, pas même la nuit, jusqu'à usure irrémédiable), mais une bonne douche et une briquette de savon auraient vite raison de tout cela, et l'eau n'est pas rare au Canada, le savon non plus.

Les doukhoborstes se répandirent bientôt dans les rues, et

on les vit s'approvisionner surtout de légumes. Les pommes de terre, les carottes, les navets, les concombres en particulier faisaient leurs délices. De là on crut pouvoir conclure qu'ils étaient végétariens, qu'ils ne mangeaient pas de viande, tout comme certaines peuplades des Etats-Unis.

C'était une erreur. La preuve, nous l'avons eue l'hiver suivant. Les quakers de Pensylvanie, apprenant que leurs frères du Nord-Ouest, les doukhoborstes, manquaient un peu de tout, leur ont expédié des convois entiers de vivres et de vêtements, y compris un bon nombre de bœufs destinés à leur faciliter les travaux agricoles, le printemps suivant. Les braves doukhoborstes ont tout reçu avec grande joie. Ils se sont couverts avec les chauds vêtements des quakers, ont absorbé les conserves qu'on leur avait envoyées, tant et si bien qu'une partie des bœufs eux-mêmes, assure-t-on, y ont passé. Ces animaux avaient grasse mine. On s'en passerait bien pour labourer le sol : les femmes y suppléeraient. Le plus profitable était donc de les manger tout simplement. C'est ce qu'ils firent en toute tranquillité de conscience, donnant ainsi un éclatant démenti à ceux qui les avaient pris pour des végétariens irréductibles.

Les doukhoborstes sont donc simplement des paysans russes, des moujiks, comme on en rencontre partout en Russie. Le portrait que j'en ai tracé tantôt s'applique avec exactitude aux moujiks que l'on voit à Pétersbourg à Moscou et dans les steppes de l'Ukraine. Haute stature, teint clair, barbe touffue, hirsute, cheveux abondants, taillés au bol, comme disent les Français, assez grande malpropreté, sous des oripeaux multicolores ; c'est bien là le russe véritable, le russe des Russies rouge et blanche, de la grande et de la petite Russie, des steppes du Don et de la Caspienne. La ressemblance eût été complète, si on eût pu ajouter une note à cette gamme caractéristique : celle d'aimer plus que de raison la

voudka, ce qu'on appelle ici le whiskey. Les doukhoborstes ont-ils sur ce point la même faiblesse que leurs congénères ? Espérons que non, au risque d'avoir des colons qui ne sont russes qu'à moitié.

Mais alors, pourquoi quitter leur patrie ? Ils vivaient bien tranquilles dans les plaines fécondes de la Transcausasie, sous un ciel toujours ensoleillé, sous un climat idéal et ayant à leur disposition un sol fertile. Pourquoi quitter tout cela et venir se perdre dans les solitudes canadiennes, sous un soleil qui n'est pas toujours, à vrai dire, de feu, sous un ciel qui a bien quelquefois ses brouillards ? C'est que l'autorité russe n'est pas sympathique, pas même bienveillante à leur égard. Transportés tout d'abord en bloc (le gouvernement russe ne fait jamais les choses à moitié) des plaines de l'Ukraine en Sibérie, ramenés ensuite de la même façon sur les bords de l'Azof, puis enfin transplantés, toujours en masse dans la région géorgienne, les doukhoborstes ont supporté toutes ces migrations forcées sans renoncer à leurs principes religieux et sociaux. Or ceux-ci ne sont pas reconnus par les autorités civiles et religieuses de la Russie. De là toute une série d'ennuis incessants, de taquineries et de persécutions plus ou moins ouvertes, à tel point que les malheureux ont manifesté un jour le désir de quitter définitivement leur patrie et d'aller chercher fortune et tranquillité ailleurs. Le célèbre écrivain Léon Nicolaiévitch Tolstoï, au nom de la philanthropie humanitaire qui est sa seule religion, a généreusement poussé à la roue, et c'est ainsi que nous en avons reçu, un jour, tout une cargaison. Le reste suivra peut-être. Les doukhoborstes ne reconnaissent pas l'Eglise officielle. Ce sont des hérétiques vis-à-vis d'elle, et comme ils sont irréductibles dans leurs idées religieuses, comme on ne pouvait pas décemment les faire disparaître autrement, on leur a montré la porte.

Ce serait peut-être le moment de dire en quoi consiste cette hérésie, de vous faire voir comment elle se rapproche du protestantisme, surtout des quakers, comment, à vrai dire, les doukhoborstes sont à l'Eglise orthodoxe ce que les protestants sont à l'église romaine. Mais, pour procéder avec méthode, nous devons d'abord voir en peu de mots ce qu'est l'Eglise orthodoxe elle-même, quelle est son organisation, quels sont ses dogmes et ses pratiques religieuses, ainsi que les relations intimes qui l'unissent avec la puissance politique.

L'orthodoxie russe est en effet, avant tout et par-dessus tout, une religion d'Etat. Russe et orthodoxe sont presque synonymes, à peu près au même degré que catholique et canadien-français. On n'est vraiment russe qu'en devenant orthodoxe et l'on cesse de l'être, quand on abandonne l'orthodoxie. L'Etat défend l'Eglise, la protège avec un zèle d'autant plus jaloux qu'il trouve en elle un moyen aussi puissant qu'efficace de garder sous son contrôle les nombreuses populations de l'empire. C'est une influence qui s'insinue partout, dans tous les rangs de la société et qui groupe toutes les volontés avec une force étonnante, autour de la personne du Tsar.

Voilà pourquoi le pouvoir civil protège le pouvoir religieux contre toutes les attaques de l'intérieur et de l'extérieur. Voilà pourquoi les dissidences qui se sont produites depuis trois siècles, à plusieurs reprises, dans l'Eglise officielle, ont toujours été très mal vues de l'autorité civile. On n'a jamais ménagé aux novateurs les peines du knout, de l'exil et de la déportation. Le résultat a été que quelques-unes de ces sectes se sont cachées dans l'ombre du secret, pour se développer, comme le Raskol, avec tout le succès qu'assure presque toujours le mystère du fruit défendu. D'autres ont disparu, pour être remplacées par de nouvelles. D'autres enfin, ont vu leurs adhérents déportés en masse, d'un seul coup,

dans quelques coins perdus de l'immense empire, ou tout bonnement rejetés au dehors.

N'allons pas conclure de là que l'Eglise de la sainte Russie réalise maintenant l'unité dogmatique absolue. Au contraire, c'est par centaines qu'il faut compter les hérésies qui la divisent encore ; c'est par millions que se chiffrent leurs adeptes, se cachant, pour ainsi dire, dans les arcanes les plus mystérieuses des observances et des rites. Mais toutes ces hérésies demeurent toujours détestées et poursuivies par le pouvoir civil. Si on les laisse quelquefois en repos, c'est qu'on ne sait trop comment les atteindre sous les formes ondoyantes qu'elles revêtent, ou qu'on les redoute à raison du nombre de leurs adeptes. On ne s'attaque pas impunément, même en Russie, à une secte qui, comme le Raskol, compte plus de quinze millions d'adhérents.



L'Eglise russe n'a pas toujours été schismatique. Olga, sainte Olga, en 950, avait été baptisée à Constantinople, et saint Wladimir le Grand (980-1014), avec tous ses cosaques, avaient été baptisés dans les eaux du Dniepr, avant le schisme de Michel Cérulaire. Mais à son origine, l'Eglise russe reçut ses prélats et ses prêtres de l'Eglise byzantine. L'état à demi sauvage des populations ne lui permettait pas de recruter un clergé indigène, et, pour de longs siècles, tout son personnel ecclésiastique influent lui vint de Constantinople.

Or, pour ceux qui ont étudié un tant soit peu l'histoire de l'Eglise, il est évident que cet état de chose était loin d'être une garantie d'orthodoxie. Tout en faisant abstraction des différences de rites, dont l'origine remonte évidemment à l'époque apostolique et dont les divergences peuvent

très bien coexister avec l'unité de dogme et de croyance, l'Eglise orientale a toujours montré une tendance marquée à l'hérésie. C'était comme la conséquence de la subtilité de l'esprit grec et de la passion qui le tourmentait de faire de la métaphysique à outrance.

Longtemps avant le schisme de Photius, de nombreuses sectes y avaient pris naissance, dont quelques-unes, comme les nestoriens et les monophysites, ont traversé tous les siècles jusqu'à nous. Les pontifes de Rome luttaient vaillamment contre cet ivraie que semait toujours l'*inimicus homo*. Mais le combat devint plus incertain, du jour où le patriarche de Constantinople mit en doute la suprématie du pape, sous prétexte que les pouvoirs d'un siège patriarcal dépendaient du rang politique de la ville où il était placé. En partant de là, le patriarche prétendait qu'après la chute de l'empire d'occident, Rome n'étant plus capitale, le siège de Constantinople, capitale de l'empire d'orient, était au moins l'égal du siège papal et que son titulaire échappait à la juridiction romaine.

Tel a été le véritable point de départ du schisme d'orient. Les divergences dogmatiques sont venues s'y greffer comme par surcroît, pour masquer ces motifs purement humains, mais elles sont toujours restées, en réalité, au second rang. De nos jours encore la suprématie de l'évêque de Rome est le grand, le seul obstacle véritable à l'union des Eglises orientales. C'est ce qu'avouait ingénuement, en 1893, M. Pobiédonostsef, procureur du Saint-Synode de Pétersbourg.

Dans le principe, les patriarches schismatiques de Constantinople, tout en prétendant ne plus relever de Rome, voulaient garder sous leur juridiction toutes les Eglises orientales de leur rite. Ils ne comprenaient pas comment l'idée même sur laquelle reposait le schisme amènerait, un jour ou l'autre, l'émiettement de leur obédience en autant de centres

nationaux qu'il y aurait de pays politiquement indépendants parmi eux. Or voilà précisément ce qui arrive de nos jours. Les unes après les autres, les Eglises nationales du rite grec se sont déclarées indépendantes. La Russie a marché la première, et, à sa suite, sont venues successivement les Eglises grecque proprement dite, bulgare, serbe, roumaine, géorgienne, monténégrine et plusieurs autres. De sorte qu'actuellement, le Phanar ne commande plus qu'à un nombre restreint de fidèles.

Ce n'est pas sans des luttes très vives que ces déchirures se sont produites. Constantinople résistait énergiquement. On fulminait quantité d'excommunications contre ces brebis qui fuyaient ainsi le bercail. Mais à la longue, on en venait à des compromissions, à des reconnaissances bien humiliantes pour l'orgueil du métropolitain du Phanar, mais nécessitées, finissait-on par dire, par le malheur des temps.



Nous avons vu, il y a un instant que les évêques et le haut clergé de l'Eglise russe venait de Constantinople. Ces prélats transportèrent leurs rites avec eux. Mais en même temps, à Kief d'abord, à Moscou ensuite, ils ne se firent pas faute de disséminer, parmi ces populations simplistes, le venin de leurs préventions religieuses. Après le schisme de Michel Cérulaire, ce clergé byzantin travailla plus activement que jamais à creuser l'abîme qui le séparait de l'Eglise de Rome. Pour arriver à ce but, le mensonge et la calomnie ne lui coûtaient guère. Aussi les russes, passés au schisme avec leur clergé, presque sans s'en apercevoir, ont vu leurs préventions contre Rome grandir avec le temps dans des proportions invraisemblables. Pour eux maintenant, c'est Rome qui est schismatique ; le pape est l'antéchrist.

Après Cérulaire, l'union des Eglises orientales et occidentales s'est réalisée à deux reprises différentes : au second concile de Lyon et à celui de Florence. Constantinople était alors menacée par les turcs et ses empereurs demandaient des secours à l'occident. Or, ils avaient confiance qu'en reconnaissant l'autorité romaine, ils auraient plus de chance d'atteindre leur but et d'intéresser à leur sort les puissances occidentales. On peut juger par là de la sincérité de leurs sentiments. Aussi ces unions, œuvre de l'intérêt et de la peur, ne furent-elles guère durables.

Isidore de Kief, qui représentait à Florence l'Eglise russe, et qui avait été créé cardinal par Eugène IV, fut jeté en prison à son arrivée à Moscou. Le tsar Basile le punissait ainsi de l'audace qu'il avait eue de faire lire dans l'église de l'Assomption, au Kreml, la bulle d'union. Dès ce temps-là, le tsar pressentait dans la suprématie du pape une entrave à l'exercice de sa propre autorité. Il redoutait de voir se dresser en face de son omnipotence, une puissance capable de lui résister sur les points où les intérêts religieux auraient été en jeu. C'en était assez pour la rendre inacceptable. La Russie persévéra donc dans le schisme.

...us tard, sous Ivan-le-Terrible, il y eut de nouvelles tentatives de rapprochement avec Rome. Le tsar était fort malmené par les polonais sous la conduite de Bathory. Tout naturellement, il s'adressa au pape, laissant voir, lui aussi, des velléités d'union. si le pontife romain empêchait les polonais de lui faire la guerre. Mais, cette fois, les polonais, qui avaient très peu de confiance dans la sincérité du kniaz russe, mirent tant d'obstacles à ces négociations qu'ils les empêchèrent d'aboutir.

Ce fut le dernier essai sérieux. Depuis cette date, la distance qui sépare Rome de Moscou a toujours été en s'agrandissant. Cette distance ne divise pas seulement les têtes

dirigeantes, cléricales ou laïques ; elle atteint les derniers rangs du peuple. Toutes les classes en sont pénétrées, et, le tsar le voulut-il lui-même, il ne pourrait maintenant décréter l'union par un simple ukase, quelque puissant qu'il soit.

Mais nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que le tsar y tient moins que le dernier de ses sujets. L'Eglise nationale est entre ses mains un levier trop puissant pour qu'il s'en dessaisisse en faveur d'un autre.

Toutefois, le tsar n'est pas, à vrai dire, le pape de cette Eglise ; au point de vue dogmatique, il n'est pas plus puissant qu'un simple moujik, et s'il voulait proclamer un dogme nouveau, il ne serait pas écouté. Son pouvoir, de ce chef, est donc nul. Mais il ne peut pas y avoir de dogme nouveau en Russie. C'est une Eglise immobilisée, cristallisée, momifiée dans son enseignement dogmatique. Un concile œcuménique seul, d'après les théologiens russes, pourrait y apporter des modifications. Et comme ce concile est physiquement et moralement impossible, le dogme est condamné à rester figé pour toujours. Les restrictions au pouvoir du tsar, de ce côté, se réduisent donc à fort peu de chose.

Quant au reste, à l'administration intérieure, tout le clergé relève du tsar, soit directement, soint indirectement. Et c'est précisément de cette façon que lui vient une puissance pour ainsi dire illimitée sur les populations profondément attachées aux rites religieux et qui redoutent à un haut degré le clergé qui les guide.

Il n'en a pas été toujours ainsi. Primitivement, l'Eglise russe était gouvernée par un métropolite envoyé de Constantinople et résidant soit à Kief, soit à Moscou. Après la conquête de Constantinople par les Turcs, les Russes élurent eux-mêmes leur métropolite et le choisirent dans le clergé national. L'investiture seule lui venait de Constantinople. Dans la série de ces patriarches grecs et même russes, on trouve des

hommes vraiment savants et distingués, des hommes capables de résister aux empiètements de l'autorité civile. Et, de fait, en plusieurs circonstances, les Tsars virent leur omnipotence tenue en échec par la volonté des patriarches de Moscou. Cette barrière ne pouvait exister toujours ; ce fut Pierre-le-Grand qui la renversa définitivement.

A la mort du dernier patriarche de Moscou, il laissa le siège vacant pendant vingt ans. Puis il établit le « Conseil spirituel » de l'Eglise russe, lequel devint plus tard le Saint-Synode. C'est ce dernier qui régit maintenant l'Eglise. Il se compose d'un certain nombre d'évêques, de moines et de popes séculiers nommés par l'Etat. Son pouvoir s'étend à toutes les questions d'administration, de rites proprement dits, de nominations aux sièges épiscopaux, etc. Mais pas plus que le Tsar, il ne peut décider les questions purement dogmatiques, c'est-à-dire, guider l'évolution religieuse qui se produit nécessairement dans toute Eglise vivante. Ces questions relèvent de conciles œcuméniques impossibles. Par conséquent, le Saint-Synode est la consécration absolue de la fossilisation de l'Eglise russe et la main-mise du Tsar sur l'autorité religieuse. D'autant plus que ses décisions ne peuvent sortir leurs effets qu'en autant qu'elles sont approuvées et contresignées par le procureur du Tsar, laïque qui assiste à toutes les séances et qui y joue le rôle du bras séculier. C'est suivant l'expression de Pierre I, « *l'œil de l'empereur.* »

Le procureur actuel est Monsieur Pobiédonostsef, ancien précepteur d'Alexandre III, orthodoxe ardent et étroit, dont l'unique préoccupation est d'empêcher tout courant d'idées étrangères de pénétrer dans l'Eglise russe. Il tient toute la hiérarchie dans sa main, et, grâce à l'armée d'employés subalternes qui sont à sa solde, il est littéralement tout-puissant.

Voilà donc en quoi consiste le pouvoir suprême de la

hiérarchie ecclésiastique en Russie, pouvoir suprême qui ne l'est guère dans le sens stricte de l'expression, et dont l'action principal est de concentrer exclusivement entre les mains de l'autorité civile toutes les influences religieuses. Les autres cultes reconnus, comme le catholicisme, le protestantisme et la religion juive, ne relèvent pas du Saint-Synode, mais du ministre de l'intérieur.



Le clergé de l'Eglise orthodoxe se divise en deux grandes classes : le clergé noire ou les moines, et le clergé blanc séculier ou les popes.

Les moines russes ne se partagent pas en familles distinctes, comme chez nous. Sous l'inspiration du Saint-Esprit et la sage direction du Saint-Siège, l'histoire nous montre dans l'Eglise romaine la merveilleuse et incessante éclosion d'ordres nouveaux, à mesure que des besoins imprévus se sont fait sentir. Ordres d'hommes ou de femmes, ordres contemplatifs ou actifs, et l'on peut dire que, chez les catholiques, il n'y a pas une souffrance de l'âme ou du corps qui ne trouve dans les ordres religieux un secours approprié. La prière y joue un grand rôle, sans doute, mais les œuvres de charité proprement dites y occupent peut-être, de notre temps surtout, une place prépondérante. L'action du religieux s'étend en dehors de son couvent ; on le trouve partout où il y a une âme à éclairer et à instruire, une misère à secourir, une douleur à consoler.

Le moine russe au contraire est unique, pourrait-on dire. Unique aussi est sa règle de vie, unique est son costume. C'est la règle et le costume de saint Basile. Grande robe noire à larges manches ; sur la tête, un long cylindre noir, légèrement évasé à la partie supérieure et surmonté chez les

supérieurs d'un voile toujours renvoyé en arrière. Le religieux romain a les cheveux courts, souvent même son crâne est complètement rasé. Le moine russe, comme les popes d'ailleurs, ne se coupe jamais les cheveux ni la barbe. Ces religieux prétendent suivre ainsi l'exemple du Père éternel qui ne s'occupe pas, disent-ils, de ces détails de toilette. Et comme les russes ont le système pileux très développé, l'ensemble des cheveux et de la barbe constitue, chez le moine, une véritable forêt embroussaillée, dans l'épaisseur de laquelle le front est un oasis, les yeux des cavités mystérieuses et le nez un pic plus ou moins proéminent. L'ensemble de cette géographie est rarement joli, plus rarement propre. Ces bottes de crin mal peignées, à première vue, ne disent rien qui vaille.

Ils vivent en communauté, dans des couvents (laures) souvent très riches. Leur régime alimentaire est fort sévère et ils s'y astreignent avec fidélité.

Quelle est leur occupation ? Uniquement la prière et la récitation publique de leurs interminables offices. Pas d'œuvres extérieurs ; ils se désintérassent complètement de l'enseignement des pauvres et du soin des malheureux. Aussi quand on voit de riches monastères fonder des hôpitaux ou des asiles, on peut être sûr qu'une fois fondées, ces maisons seront confiées à des mains mercenaires. La charité chrétienne, le dévouement personnel proprement dit ne regardent pas autrement ces moines fondateurs.

Quelques-uns consacrent leur temps libre à l'étude et ils finissent par acquérir une véritable capacité. Mais ces études ne sortent pas du cadre ecclésiastique. Au dernier congrès international de géologie, à Saint-Pétersbourg, nous étions quatre ou cinq prêtres romains prenant part aux travaux du congrès ; il n'y avait pas un seul moine, pas un seul pope. C'est entendu, la grande, l'unique occupation des moines

est de prier pour leurs frères laïques ; ceux-ci s'en prévalent pour abréger leurs dévotions.

La formation religieuse de ces moines est trop souvent nulle ou au moins très négligée. Le futur moine, à son entrée au monastère, est confié à un vieux Père et joue à son égard le rôle de domestique. Après plusieurs années de ce servage spirituel et surtout temporel, il entre définitivement dans la communauté, pour se faire servir à son tour.

Ce noviciat, si on peut l'appeler ainsi, est beaucoup plus court pour les fils de famille. Ces derniers, lorsque leur influence au Saint-Synode leur permet de l'espérer, choisissent quelquefois l'épiscopat comme carrière. Mais les évêques étant pris exclusivement parmi les moines, les aspirants sont obligés de commencer par la vie monastique. C'est une affaire de quelques mois à peine, sans compter qu'on leur fait le régime aussi doux que possible, et ils arrivent ainsi bien vite au but qu'ils avaient en vue : la haute et grasse dignité épiscopale.

Nécessairement, les moines sont célibataires ainsi que les évêques.

Ces moines sont assez nombreux. Un des derniers recensements, cité par Delavaud, en porte le chiffre total à plus de 11,000.

L'Eglise russe renferme aussi des religieuses, plus de 18,000, dont les constitutions monacales sont calquées sur celles des moines. Elles ne sortent jamais de leurs couvents et ne contractent d'engagement définitif qu'après l'âge de quarante ans. Jusque-là, elles restent libres de se marier et elles en profitent.

Les religieuses, comme les moines, ne font pas d'œuvres extérieures. Il est vrai qu'on rencontre très souvent aux portes des églises, des espèces de nonnes, tout de noir vêtues, et qui demandent l'aumône. Ce sont des béguines, qui font

la collecte pour tel ou tel couvent ; elles ne sont pas autrement attachées aux maisons pour lesquelles elles sollicitent.

Pendant la guerre turco-russe, on a vu apparaître des sœurs de charité russes à la suite des armées. C'était des dames et des demoiselles de Moscou et de Saint-Pétersbourg, qui s'étaient vouées, par pure philanthropie, aux soins des soldats blessés. Elles n'avaient aucun caractère religieux. Aussi leur conduite dans les camps fut-elle loin d'être toujours édifiante. Elles profitaient souvent de leur contact avec les malades et les blessés, pour leur inspirer des idées socialistes et antireligieuses. Curieuse sœurs de charité ; plusieurs durent être expulsées de l'armée.



Nous avons vu, ou mieux entrevu ce qu'est le clergé noir. Le tableau n'est pas merveilleux. Trouverons-nous mieux si nous étudions le clergé séculier, le clergé blanc, celui qui s'occupe directement du salut des fidèles et qui se consacre aux travaux du ministère paroissial ? C'est ce qu'il nous reste à voir.

Le costume est presque le même. Remplacez le tuyau couvre-chef par une coiffure quelconque, la robe noire par une robe grise, jamais blanche, et vous avez le pope. Mais donnez-vous garde de toucher aux cheveux ou à la barbe. Au contraire, augmentez-en la quantité et le désordre et vous arrivez au pope idéal : " pope crasseux," disait dernièrement Legras, voilà la note.

Les popes sont tous mariés. Une fois leurs études terminées dans les séminaires, études souvent fort sommaires et pendant lesquelles on ne prête aucune attention à la formation ecclésiastique, ils reçoivent les ordres moindres et le diaconat. S'ils veulent aller jusqu'à la prêtrise et que l'évêque

les agrée, ils choisissent une épouse, se marient et sont ordonnés prêtres.

Les femmes des popes sont choisies dans les familles des popes. En général, le jeune diacre jette les yeux sur la fille du curé d'une bonne paroisse. C'est qu'il a, dans ce cas, une grande chance d'hériter de la paroisse à la mort du beau-père titulaire, afin que la belle-mère popesse soit assurée de couler une heureuse vieillesse.

Il est défendu à un pope veuf de convoler. Aussi les mauvaises langues russes disent-elles que les popes ont un soin jaloux du bien-être et de la santé de leurs épouses, vu qu'ils ne peuvent espérer en avoir une autre. De là le proverbe : " Heureuse comme une popesse."

Leurs fonctions religieuses se bornent à peu près à la messe du dimanche, à célébrer les mariages et à enterrer les morts. Le curé russe a donc beaucoup de loisir, ses pénitents ne se confessant et ne communiant en général qu'une fois par année. Il les emploie à cultiver le lopin de terre attaché à son église, afin d'augmenter les revenus de sa famille. Il lui arrive même quelquefois de louer son travail à ses paroissiens, comme un simple manœuvre. Inutile d'ajouter qu'il n'y gagne rien en considération ; et, si ce travail mercenaire lui rapporte quelque kopecks, il lui enlève à peu près tout respect de la part de ses ouailles.

Aussi le moujik méprise-t-il généralement le pope. Il n'a aucun égard pour sa personne. Je n'ai jamais vu, dans les rues de Moscou ou dans les campagnes, un pope salué par ceux qui le rencontraient. Mais ce paria revêt-il ses habits sacrés, la scène change du tout au tout. Les fidèles se prosternent presque sur son passage. On lui prodigue les marques du plus profond respect. On lui accorde sans murmurer tout ce qu'il demande. C'est qu'on le redoute encore plus qu'on le respecte. La foi superstitieuse du paysan lui fait

craindre les malédictions de l'homme d'église, et il sait que ces malédictions ne lui seront pas épargnées si le pope, ès qualité, n'est pas traité comme il prétend l'être. Que de fois ces imprécations religieuses ont eu raison de l'obstination mesquine des paysans.

Un moujik appelle un jour un pope pour bénir sa maison. Après la cérémonie, le pope exige le prix de ses services, car tout office religieux se paye là-bas. Le moujik se récrie, proteste, trouve la somme exorbitante. Alors le pope, sans perdre la tête, sans entrer dans une discussion inutile, revêt derechef ses habits sacerdotaux et avertit le moujik que, puisqu'il ne veut pas payer ses bénédictions, il (le pope) va les reprendre et les remplacer par autant de malédictions, et la bénédiction... à rebours commence. Aussitôt, le moujik épouvanté cède sur toute la ligne, et le pope retourne chez lui triomphant, le gousset largement garni.

Les popes sont pauvres. Quelques-uns reçoivent un mince traitement de l'Etat, mais ce sont presque des exceptions et le principal revenu de tous est le casuel. Or ils ont à soutenir une famille souvent très nombreuse. De là des querelles perpétuelles entre eux et leur ouailles, chicanes dans lesquelles les moujiks ont presque toujours le dessous. Il arrive cependant aux paroissiens de prendre quelquefois leur revanche, et alors ils le font à la russe. Exemple : ce pope largement payé pour faire tomber de la pluie sur les moissons, et dont les bénédictions n'avaient pas abouti. Les paysans saisirent le malheureux et allèrent tout simplement le jeter à la rivière.

Ces pieuses querelles ont, le plus souvent, une issue moins tragique. “ J'entends, dit Legras, un pope se quereller avec un paysan ; la dispute s'achève avec des larmes, des mains baisées et... un petit verre de voudka.” Le petit verre de voudka, voilà qui joue un grand rôle dans la vie des Russes,

et, certes, le pope est bien russe à ce point de vue. C'est la fin, le couronnement obligatoire d'un très grand nombre de cérémonies religieuses à part la messe. Et souvent dans ces saintes agapes, le premier petit verre est suivi de plusieurs autres, à tel point que le malheureux curé finit par rouler sous la table avec ses paroissiens.

Le Russe aime beaucoup l'eau-de-vie, jusqu'à l'excès. Pourquoi ? Ecoutez Walizewski. " Climat rude, sol ingrat, paysages sans charmes, pauvreté, servage, joug byzantin, autocratie, famine, incendie, ce " coq bleu " du paysan ; contre tant d'ennemis, le Russe n'a trouvé qu'un remède : l'ivresse puisée au fond du verre. Les bardes anciens ont célébré avec tendresse cette suprême consolatrice. Les poètes de culture supérieure, les modernes qui leur ont succédé, en cherchant autre chose, ont trouvé... la mort."

A chaque grande fête de l'année, le curé russe visite toutes les familles de sa paroisse, pour bénir et faire la collecte. Dès qu'il entre dans une izba, la bouteille de voudka fait son apparition et, comme il serait souverainement impoli de refuser les gracieusetés de ses ouailles bien disposées, et que, d'ailleurs, le plus souvent, le curé ne pense à rien moins qu'à cela, les verres ne succèdent sans interruption, du matin au soir. Au déclin du jour, on voit alors le pope réintégrer cahin-caha la résidence curiale, soutenu de chaque côté par son diacre et son chantre, du moins quand ces derniers supportent mieux que lui l'action énervante de la terrible boisson. Souvent, c'est un naufrage général, et toute la hiérarchie s'affale dans le ruisseau.

A part de défaut de formation ecclésiastique et d'instruction dont souffre le pope, une autre raison de son peu d'élévation morale, c'est l'isolement intellectuel dans lequel il se trouve.

" Vous nous plaindriez, disait un jeune pope de la cam-

pagne à M. Legras, si vous pouviez bien vous représenter ce qu'est notre vie au village, lorsque nous arrivons de la ville avec quelques idées et quelques sentiments autres que ceux des paysans qui nous entourent. Personne avec qui s'entretenir, si le propriétaire voisin n'a, comme c'est souvent le cas, d'autres soucis que son blé, les cartes ou l'eau-de-vie. Pas de livres, pas de journaux : la solitude la plus complète. L'intelligence s'étiole vite à ce régime, et le sens moral s'émousse. Peu à peu, les popes se font paysans, ils oublient ce qu'ils ont appris, et ils bornent leur idéal au bien-être matériel de leur famille."

Ce jeune homme disait vrai. Les popes de la campagne, quand ils ont de l'instruction et une foi éclairée, trouvent rarement dans leurs cures une société qui les soutienne. Peu à peu ils tombent dans l'indifférence ou la grossièreté, et la voudka devient pour beaucoup d'entre eux, ce qu'elle est pour tant de moujiks : la suprême consolatrice.

Mais, en fin de compte, ce clergé séculier, si sale, si ignorant, fait-il au moins des œuvres ? va-t-il au peuple pour autre chose que d'en percevoir son casuel. Ecoutez encore Legras nous répondre en donnant lui-même la parole à un Russe, à un paroissien.

En 1892, une terrible famine, doublée d'une épidémie de choléra, ravagea tout le nord-est de la Russie. Elle fut affreuse dans le district de Nijni-Novogorod. Les paysans mouraient littéralement de faim. Des secours arrivèrent du dedans et du dehors, et il fallut en organiser la distribution régulière parmi les affamés. M. Legras visitait alors cette partie de la campagne russe. Il était même l'hôte d'un ami préposé par l'autorité à la distribution des farines. Je lui laisse la parole.

" Et les popes, demandai-je, en voyant passer un prêtre grand et crasseux, barbe et cheveux flottants, longue soutane

jadis violette—c'était un archiprêtre,—et les popes ? ils ont dû adoucir bien des maux."

Remarquez la réponse du russe, elle est typique. " Dieu les en garde ! Vous savez bien que la plupart d'entre eux n'ont pas de traitement, et vivent uniquement des aumônes qu'ils vont quêter les jours de fêtes, et que, bon gré mal gré, tous les orthodoxes du village déposent dans leur panier tendu. Nous avons voulu les employer pour répartir les secours ; il a fallu y renoncer, car...tout allait aux riches !

" C'est d'eux en effet que dépendent les popes puisqu'ils vivent d'aumônes. Pour un poud (environ quarante livres) de grain distribué à propos, ils s'assuraient une abondante collecte le jour de la quête. Ils veulent vivre eux aussi, et leurs femmes et leurs enfants. Charité bien ordonnée..."

Nous savons ce qu'aurait fait le prêtre catholique romain en de semblables circonstances. Aussi bien n'a-t-il pas de famille ; il la remplace par l'amour de Dieu et l'esprit de sacrifice, au bénéfice de ceux qui lui sont confiés.

Les popes sont très retors dans les affaires. On a souvent recours à eux pour toute sorte d'entremise et de commission. L'affaire est ébauchée derrière un *samovar*, ou une blanche carafe de voudka, en dégustant une tartine de pain de seigle au caviar ; " de ces affaires indéfinissables, où le pope conseille gravement, propose ses bons offices, promet d'arranger les choses à l'amiable, bien décidé d'ailleurs à tout embrouiller, jusqu'au jour où il sera sûr de recevoir des deux côtés la récompense de ses conseils de pasteur... désintéressé."

Il est vraiment merveilleux de voir comment la foi du peuple résiste à de tels scandales. On l'explique, dans une certaine mesure, quand on sait que, pour le moujik, le prêtre est tout simplement un distributeur de sacrements. Un cordonnier vend des bottes à peu près au même titre. Peu importe qu'il s'enivre ou soit malpropre, si sa marchandise est

bonne et pas trop chère. La foi est tellement ancrée dans l'âme du moujik, qu'elle lui fait perdre de vue la personne du ministre lui-même, pour n'envisager que le rôle qu'il joue et la place qu'il occupe dans l'Eglise.

Au milieu de ces tristes réalités, il y a de nobles et assez nombreuses exceptions. Le haut clergé compte dans ses rangs des personnages de haute valeur comme talent et comme science. Le jeune clergé renferme également des membres plus distingués et qui ont, à un plus haut degré que ceux qui les ont précédés, le sens de la vocation sacerdotale. L'Eglise, pour ces jeunes popes, n'est pas un marché, et il ne doit pas y avoir place pour le trafic dans les choses religieuses.

Mais ceux-là même, s'ils sont soutenus par leurs évêques, ce qui arrive souvent, ont à endurer mille tracasseries de la part de leurs confrères, et quelquefois, ce qui est plus étonnant, de la part de leurs paroissiens. Ceux-ci ne comprennent pas du premier coup cette nouvelle et étrange manière d'exercer le ministère. "C'est extraordinaire; un homme sensé ne ferait pas cela," fait dire Potapenko aux paroissiens de Cyrille, le héros de son roman. Lisez ce livre intitulé *Le Pope*, et vous vous demanderez avec épouvante dans combien de générations sacerdotales l'esprit du clergé russe sera modifié, au point de se rapprocher un tant soit peu de celui de l'admirable clergé romain.

Parmi les exceptions dont nous venons de parler, il convient de placer le confesseur du Tsar qui est toujours un simple pope marié. On peut y ajouter encore quelques rares unités, perdues dans les différents coins de la Russie. J'y mettrais de même le fameux Père Jean Serguéïef, le prétendu thaumaturge de Kronstadt. C'est lui qu'on ne manque jamais d'appeler, dans les cas de graves maladies, auprès de la personne du Tsar ou de quelque membre des grandes

familles. C'est lui qui bénissait solennellement Félix Faure lors de son voyage en Russie, lui assurait mille et un bonheurs, ce qui n'a pas empêché le malheureux Président de finir bien misérablement, peu de temps après. C'est encore lui qui, au mois de mars 1899, bénissait solennellement, à Kronstadt, le fameux brise-glace *Iermak*.

Il y a donc entre le clergé russe et le clergé romain de profondes différences. Voilà peut-être pourquoi les protestants, sentant bien que toute tentative d'union en bloc avec Rome ne pouvait réussir, ont essayé d'unir l'Eglise anglicane, et cela à plusieurs reprises, avec l'Eglise russe. Ils auraient voulu faire de ces deux rameaux comme un tronc puissant de l'Eglise du Christ, capable de balancer l'influence de l'Eglise romaine. Ils voyaient, chez les Russes, tant d'aversion pour Rome, qu'ils entretenaient l'illusion d'y rencontrer de la sympathie en leur faveur, vu qu'eux, de leur côté, n'aiment pas Rome plus qu'il ne faut. Leurs tentatives ont toujours misérablement échoué ; leurs propositions d'union ont été rejetées, sans même avoir l'honneur de la discussion. Tout dernièrement encore, le célèbre évêque de Londres, Sa Seigneurie Creighton, a vu ses avances et ses demandes accueillies par la même fin de non recevoir.

La raison en est que l'Eglise russe est en possession d'un véritable sacerdoce, d'une véritable hiérarchie, et elle le sait. Les sacrements qu'elle confère sont de véritables sacrements, tandis que l'Eglise protestante n'a rien de réel sur ces points fondamentaux du culte chrétien ; son sacerdoce n'existe pas, ses sacrements, à part le baptême, n'en ont que le nom, et, encore une fois, l'Eglise russe le comprend.

Cette dernière possède donc, comme l'Eglise romaine, un véritable sacerdoce. Ses évêques et ses prêtres ont réellement le caractère épiscopal et sacerdotal. Les sacrements que confèrent ses ministres sont les véritables sacrements

instituée par le Christ. Bien qu'au schisme primitif de Michel Cérulaire soient venues se greffer, avec le temps, des hérésies formelles, la suite régulière de ses évêques n'a jamais été interrompue, comme dans l'Eglise anglicane.

Il résulte de là que ce qui la sépare de Rome n'est pas l'existence d'une fausse hiérarchie, mais bien des divergences de dogmes et de rites religieux. Ce sont ces divergences qui nous restent à voir. Nous terminerons notre travail en donnant quelques détails sur les hérésies multiples qui, depuis trois siècles surtout, la divisent, et cela au point de faire craindre pour son existence même, si jamais la puissance civile l'abandonne à ses propres ressources.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'ÉGLISE RUSSE, SA DOCTRINE, SES RITES, SES HÉRÉSIES

Les divergences qui séparent l'Eglise romaine de l'Eglise russe sont de deux sortes : les unes regardent le dogme, les autres relèvent du rituel.

Les premières peuvent se réduire aux cinq points suivants : la procession du Saint-Esprit, les Russes, avec les Grecs, affirmant qu'il ne procède que du Père ; le dogme de l'Immaculée-Conception qu'ils n'admettent pas ; le purgatoire, qu'ils entendent dans un sens différent de nous, à savoir que les âmes qui y sont détenues ne peuvent pas, par leurs souffrances, obtenir la rémission de leurs péchés, et qu'elles ne sont secourues que par les bonnes œuvres des fidèles ; le dogme des indulgences et surtout, l'infaillibilité du pape et sa primauté de juridiction. Ce dernier point est, d'un grand bout, le plus important. Sur les autres, l'entente serait relativement facile. Mais, sur celui-là, grâce à l'aversion profonde des populations pour tout ce qui est romain, aversion grossie par des siècles de schisme, le rapprochement paraît humainement impossible : c'est essentiellement l'œuvre de Dieu. Prier pour obtenir ce résultat, voilà donc un de nos grands devoirs. D'autant que c'est entrer pleinement dans les vues de Léon XIII, ce pape extraordinaire à tous les points de vue, et dont une des plus vives préoccupations est la réunion des Eglises orientales avec l'Eglise romaine.

Les divergences qui se rapportent aux rites sont plus nombreuses et plus apparentes. Ce sont quelques-unes d'entre elles qui frappent tout d'abord l'étranger arrivant en Russie,

parce qu'elles se trahissent dans toutes les cérémonies du culte extérieur. Voici comment le P. Tournebise les résume :

Baptême par immersion ; confirmation donnée immédiatement après le baptême, et cela par un simple prêtre ; usage du pain fermenté pour l'eucharistie ; communion sous les deux espèces ; mariage des prêtres ; pas de chanoines dans les églises cathédrales (il est douteux que Rome songe jamais à leur en imposer) ; prêtres et moines portant la barbe ; abstinence du mercredi et du vendredi ; manière de faire le signe de la croix, de l'épaule droite à l'épaule gauche et cela avec trois doigts ; après la consécration, le prêtre verse un peu d'eau dans le calice, pour symboliser la ferveur des saints ; réserve eucharistique du jeudi-saint qui sert pour les malades de toute l'année ; le patriarche de Moscou seul consacre, pour toute la Russie, le saint chrême, dans la composition duquel rentrent un grand nombre d'aromates.



Parmi ces pratiques, celles que les étrangers sont à même de constater à chaque instant, sont la barbe des moines et des popes, dont nous avons déjà parlé, et la manière de faire le signe de la croix.

Les Russes en effet ont une religion que nous pourrions qualifier d'essentiellement démonstrative. Les signes de croix sont multipliés à l'infini ; jamais un moujik ne passe devant une croix ou une image, sans faire deux ou trois signes de croix additionnés d'autant de saluts profonds, à la russe. Que ce soit dans la rue ou les églises ; qu'il fasse beau ou mauvais temps, rien n'arrête ses gesticulations religieuses, et, à ce point de vue, cet humble paysan ignorant donne une bonne leçon à nos excellents catholiques, qui, tout en se prétendant éclairés et convaincus, rougissent de se signer en s'asseyant à la table d'un hôtel ou d'un bateau à vapeur.

Les nobles, les personnes instruites, l'*intelligence*, comme on dit là-bas, ne s'astreignent pas à ces pratiques extérieures de foi religieuse. Le respect humain est toujours plus grand chez eux que chez les petits ; de plus, le contact de l'enseignement des universités allemandes et françaises leur a trop souvent hélas ! fait perdre la foi. Ils continuent à se dire orthodoxes ; ils remplissent même leur devoir pascal, pour être sûrs que leurs noms seront inscrits sur le cahier des pâques, mais uniquement pour obéir à une loi qui le leur commande et pour sauvegarder ainsi leur situation officielle. Pour eux, c'est une simple cérémonie légale, sans aucune valeur religieuse ; cela correspond un peu aux jetons de présence qu'on exige des membres de certaines assemblées.

Dans les églises, le spectacle devient vraiment intéressant.

Ces églises diffèrent des nôtres en ce qu'elles sont complètement divisées en deux parties, à l'entrée du sanctuaire, par une riche cloison à laquelle on suspend des icônes ou images et qu'on appelle, pour cette raison, iconostase. Au Cazan, l'iconostase est en argent massif, produit des dépouilles enlevées, dit-on, à l'armée française, en 1812.

En face de l'autel, l'iconostase est percée d'une large porte, la porte royale. Elle reste ouverte depuis le commencement de la messe jusqu'à l'offertoire, ce qui permet aux fidèles de suivre les cérémonies.

Après l'offrande les portes royales se ferment et les fidèles ne voient plus rien de ce qui se passe à l'autel. Cependant, après la consécration, elles s'ouvrent de nouveau, et les officiants, couverts de leurs habits éblouissants d'or et de pierreries, s'avancent à la balustrade, la parcourent lentement, à plusieurs reprises, présentant les saintes espèces à l'adoration des fidèles. C'est le moment le plus solennel et le plus imposant de la messe, d'autant que le chant qui s'exécute alors est tout simplement exquis. Il n'y a pas de

musique instrumentale dans les églises russes, mais les voix d'hommes et d'enfants sont si pures, si riches, si sonores, qu'on ne pense pas à l'absence de l'orgue. C'est un véritable ravissement.

Au moment de la communion, seconde apparition des officiants par les portes royales, pour distribuer la communion aux fidèles. A part le temps de Pâques, il n'y a guère que les tout petits enfants, ceux qui n'ont pas encore l'âge de discrétion, qui communient.

Spectacle aussi touchant que neuf pour nous, de voir ces chers petits, souvent portés dans les bras des mamans, s'approcher de la balustrade et recevoir, dans la cuiller d'or du célébrant, une parcelle du pain qui a été trempée dans le vin consacré.

Après l'âge de cinq ou six ans, ces bambins ne communient plus. Ils doivent, avant de se présenter de nouveau, acquérir l'instruction religieuse nécessaire. Il en résulte, qu'à vrai dire, la première communion, avec ses joies et avec ses impressions ineffaçables, n'existe pas chez les Russes.

Voilà les messes orthodoxes. En 1897, j'ai pu assister à une de ces messes à Notre-Dame du Cazan, l'une des principales églises de Saint-Pétersbourg.

Il y avait foule, mais tout ce monde se tenait généralement debout, les églises russes n'ayant jamais de sièges. Tous récitaient des prières, avec force saluts et signes de croix. A voir cette forêt de têtes chevelues se balancer d'avant en arrière, sans aucun ensemble, on se serait cru entouré de vagues vivantes, et l'on se prenait à penser au mal de mer ! Pas un assistant qui se servît d'un livre. Les fidèles font leur lecture avant d'aller à l'église. Une fois rendus, ils assistent, voilà tout.

Je n'oublierai jamais la dévotion, aussi caractéristique qu'édifiante, à première vue, d'un brillant officier cosaqu

placé près de moi. C'était un homme superbe, un colosse, galonné sur toutes les coutures, la poitrine couverte de décorations, la lèvre boisée d'une paire de moustaches formidables. Au moment précis où les portes royales de l'iconostase s'ouvrirent pour laisser passer l'officiant avec les saintes espèces, voilà mon officier qui se met en frais d'une kyrielle interminable de signes de croix et de profonds saluts ; puis, il se jette à genoux et répète religieusement ce qu'il venait de faire debout. Comme je le vis, une fois qu'il fût relevé, refaire avec une vivacité toujours croissante et une ardeur de néophyte les mêmes signes religieux, j'étais bien sûr d'avoir pour voisin un grand dévot de la sainte Russie, et, en pensant au rang élevé qu'il occupait évidemment dans l'armée, mon édification était complète. Or, jugez de ma stupéfaction, lorsque j'aperçus immédiatement le saint homme tirer de sa poche, et cela de la meilleure foi du monde, un délicat peigne d'ivoire avec lequel il se frisa soigneusement les moustaches, en lorgnant les dames qui l'entouraient. Jusqu'à la fin de l'office, qui fut encore très long, il resta absolument immobile. Plus de saluts, plus de signes de croix, pas même à la seconde apparition des saintes espèces, à la communion : il avait, du premier coup, épuisé sa provision religieuse.

Cependant, nombre de gens ne prêtaient aucune attention au saint sacrifice. Un pope, installé sous une fenêtre, vendait des pains bénits, un autre des cierges, et le commerce allait rondement. Plusieurs fidèles, hommes et femmes, circulaient de tous les côtés dans l'église, vénérant la vitre et le cadre des icônes, murmurant des litanies et prodiguant à jet continu leurs profonds saluts et leurs signes de croix.

On ne se gênait pas d'abandonner la messe pour faire ces dévotes promenades, après lesquelles on revenait simplement à l'office. A vrai dire, les messes orthodoxes sont tellement longues, qu'on peut, sans trop d'inconvénient, se permettre ces digressions.

L'après-midi, nous étions à Saint-Isaac, la plus riche église de Saint-Pétersbourg. Nous étions curieux de voir l'iconostase et la balustrade en argent massif, ainsi que les colonnes monolites en malachite de l'Oural qui se trouvent de chaque côté de l'autel. Un moine était en chaire et lisait, avec un entrain merveilleux, les pages d'un cahier installé devant lui. Beaucoup de grands gestes oratoires, de puissants éclats de voix ; mais ses yeux ne quittaient pas un seul instant les pages du cahier où il puisait son inspiration. C'est que les prédicateurs russes sont obligés, par ordre du Saint-Synode, de toujours lire leurs sermons, lesquels ont dû être préalablement soumis à la censure ecclésiastique. Souvent, on envoie aux popes des sermons tout préparés. Ce sont presque toujours des traductions d'œuvres des Pères des premiers siècles ; les popes n'ont qu'à les lire, les auditeurs, en général, sont trop ignorants pour en tirer aucun profit. Ils n'ont pas même la consolation de profiter de cette lecture pour faire leur sieste, vu l'absence de sièges dans les églises. Ils sont obligés de se tenir debout, et le sommeil les exposerait à des écroulements scandaleux.

Quelques jours plus tard, j'étais au Kreml, dans la cathédrale de l'Assomption, église où Nicolas II avait été couronné l'année précédente. Une dizaine de moines chantaient l'office de l'après-midi. Leurs voix étaient superbes. Nulle part ailleurs, je n'ai entendu de voix de basse tonitruantes comparables à celle des diacres russes. En fait, celui qui possède un organe de cette nature se fait diacre. C'est la marque infaillible d'une vocation nécessaire. Pendant cette psalmodie, à la fois douce et puissante, un moine circulait, les bras ballants, l'encensoir à la main, d'une icône à l'autre (et il y en avait bien une cinquantaine dans l'église) multipliant devant chacune les saluts et les coups d'encensoir. Un de mes amis géologues, roumain de naissance et orthodoxe de

religion, avec qui je causais à ce moment, se précipita subitement à genoux et exécuta très rapidement un bon nombre de prostrations et de signes de croix, puis, se relevant le plus tranquillement du monde, nous continuâmes notre conversation. Comme le cosaque du Casan, mon ami roumain avait eu son petit accès de religiosité, et il avait retrouvé, une fois l'attaque passée, la tranquillité de l'esprit et du corps.

On compte à Moscou plus de quatre cents églises, à part les madones qui se voient partout sur la rue. Calculez, en partant de là, la consommation phénoménale qu'on y fait de saluts et de signes de croix.

Parmi ces madones, quelques-unes ont une vogue dont ne jouissent pas les autres. Il y en a qui vont visiter les malades à domicile, mais ces visites coûtent plus cher que celles du médecin. Quand la Vierge d'Ibérie, par exemple, quitte sa niche, près d'une des portes de Kreml, pour se rendre chez un malade, elle est voiturée dans son propre carrosse, traîné par de superbes chevaux, également sa propriété. Un corps de musique la précède, et des moines, spécialement attachés à son service, l'accompagnent. On comprend qu'un semblable déménagement est toujours dispendieux et que, par conséquent, les malades indigents jouissent rarement de ces pieuses faveurs. Pendant l'absence de la madone, on installe dans sa niche une excellente copie de la sainte image, afin de ne pas perdre, ne fût-ce qu'une demi-journée, le revenu de la vente des cierges que les fidèles y font sans cesse brûler en très grand nombre. Toujours pratiques nos amis les popes.

Je vous demande pardon de vous citer tous ces faits dont j'ai été témoin moi-même, *quæque ipse miserrima vidi*, dirait Virgile. Mon unique but était de vous faire toucher du doigt les différences profondes qui, même vues du dehors, sépare l'Eglise russe de l'Eglise romaine. Pour le peuple russe, le rituel paraît être presque toute la religion. On

dirait que les cérémonies extérieures l'emportent sur le dogme, à tel point qu'on en arrive à se demander si ce peuple a réellement la foi, dans le sens que nous donnons généralement à ce mot. Ne peut-on pas supposer plutôt que les observances extérieures sont, pour lui, la partie importante de la religion ; que le dogme ne l'occupe guère et que, pourvu qu'il puisse écouler ses signes de croix et ses révérences, il croit avoir accompli la plus large part de ses devoirs religieux ? S'il en est ainsi, la prétendue dévotion des Russes serait plutôt vaine observance qu'autre chose.



Deux sacrements sont, pour le catholique, comme la sauvegarde de sa foi, puisque c'est par leur secours qu'il l'entretient et la ranime : je veux dire l'eucharistie et la pénitence. Pour lui, ils constituent comme un foyer autour duquel se groupent, de près ou de loin, toutes les pratiques religieuses. Par le premier, nous entrons en communication intime avec notre Sauveur : nous adorons, nous remercions et nous demandons. Aussi de quelle dévotion, de quel respect, de quels hommages l'hostie sainte n'est-elle pas entourée dans nos églises ? Par le second, nous retrouvons la pureté de l'âme. Nous prenons une à une toute nos misères et nous les jetons aux pieds du prêtre, nous mettons à nu toutes les hideuses plaies de nos cœurs, et, en dépit de la honte et du respect humain, nous découvrons tout, afin que le médecin spirituel agisse en pleine connaissance de cause et applique les remèdes efficaces. Ne peut-on pas dire, en vérité, que ces deux sacrements, entendus et reçus de cette façon, sont la base indispensable de toute vie véritablement chrétienne ?

Or le russe suit, à ce sujet, une conduite toute différente de la nôtre. Le culte à l'égard de l'eucharistie n'existe pas

chez lui. On garde bien, dans les églises, la sainte réserve pour les malades. Le prêtre en fait tous les ans la consécration le jeudi-saint, et elle doit servir pour toute l'année. Or ce pain eucharistique a été trempé dans le vin consacré avant d'être mis de côté; et l'on se demande s'il ne doit pas s'y déclarer bientôt une fermentation, dont le résultat doive être l'altération complète des saintes espèces et la disparition du sacrement.

Mais supposons que rien de tel n'arrive. Comment conserve-t-on la sainte eucharistie ? Voici comment les choses se passent à Pétersbourg. Je tiens ces détails d'un prêtre qui a résidé longtemps en cette ville.

Il visitait, un jour, avec un ami, une des grandes églises de la capitale. Un gras pourboire lui avait assuré la bonne volonté du sacristain son guide. Comme le Père ne lui avait jamais vu faire aucun signe religieux en passant devant l'autel où il croyait que se trouvait la sainte réserve, il lui demanda où était gardé le saint sacrement. Sans hésiter un instant et comme s'il se fût agi de la chose la plus ordinaire, le sacristain conduisit le prêtre dans un coin de l'église. Là il ouvrit le tiroir d'une armoire non fermée à clef, dans lequel se trouvait une boîte en carton, à coulisse, analogue à de certaines boîtes d'allumettes : il en poussa le couvercle et montra le saint sacrement en disant tout bonnement : " C'est ça." Le prêtre visiteur et son ami étaient stupéfiés, et ils regrettaient vivement d'avoir fait une demande qui devait provoquer une si grave irrévérence de la part du trop complaisant ciceroné.

Le P. Lobry, supérieur des Lazaristes de Constantinople, m'assurait à moi-même, lors de mon passage à Stamboul, que les popes grecs schismatiques, portent très souvent le saint sacrement dans leurs poches, afin de ne pas avoir à se déranger quand ils sont appelés aux malades. Il ajoutait

même, avoir rencontré, en Macédoine, des grecs-unis, romains ceux-là, qui le gardaient journellement dans leurs bureaux, pour la même raison. Quand on songe que ce sont de véritables prêtres qui agissent ainsi, que la présence de Notre-Seigneur dans l'eucharistie est aussi reelle chez eux que chez nous, on est comme saisi d'épouvante, et instinctivement, on se jette à genoux pour demander pardon et faire amende honorable.

Mais la pénitence au moins est-elle plus respectée, mieux traitée ! Ce sacrement qui atteint directement et immédiatement l'âme du fidèle, est-il reçu avec de meilleures dispositions ? Voici des faits : vous jugerez vous-mêmes.

Le russe, en général, ne se confesse qu'une fois par année, à Pâques. Dans un coin de l'église, on dresse un écran derrière lequel le pope se tient debout. A côté, un guéridon où est placé l'Evangile. Un pénitent se présente ; il reste debout lui aussi, met les mains sur l'Evangile et la confession commence. " As-tu volé, blasphémé ? T'es-tu enivré ?" demande le confesseur. A ces questions et aux autres qui se succèdent si le temps ne presse pas trop, le pénitent répond simplement : " Je suis un grand pécheur." Une fois les questions épuisées, le pope donne l'absolution et... ça coûte tant de kopecks ou de roubles, suivant les moyens du pécheur. On comprend, qu'avec ce système, un prêtre puisse confesser à la fois tout un régiment ou un pensionnat. Le fait est déjà arrivé.

Un noble de village, me disait le prêtre dont je parlais plus haut, fait mander le pope pour entendre sa confession pascale obligatoire. Le pasteur arrive pendant le dîner. On le fait attendre dans la cuisine avec le personnel de service. Le dîner fini, le pope est introduit. Après force salutations et révérences, il demande à son illustre pénitent si l'état de sa conscience est toujours comme d'habitude, comme les années

passées. Exactement," répond l'homme au blason. " C'est bien, très bien ; je vous donne l'absolution, mais vous me devez, s'il vous plaît, tant de roubles." Ces absolutions à domicile coûtent toujours plus cher que celles qu'on va chercher à l'église.

Inutile, n'est-ce pas ? de se demander quels sont les effets spirituels de sacrements reçus avec de telles dispositions.

N'appuyons pas davantage sur ce côté vraiment effrayant de l'Eglise orthodoxe. Dieu seul est le souverain juge. Mais qu'il nous soit permis de nous demander ce que vaut la foi d'un peuple qui, dans l'ensemble, fait un tel usage ou mieux un tel abus des plus augustes sacrements de la religion chrétienne. Sur quel fondement solide et raisonné repose donc tout cet étalage de démonstrations religieuses ? Encore une fois, le doute vient comme malgré vous, et vous vous demandez si vous ne devez pas remplacer le mot de religion par celui de superstition. Sans doute, l'ignorance et la bonne foi entrent pour une large part dans toute cette manière d'agir. On en est convaincu, quand on sait que les sacrifices les plus pénibles n'empêchent jamais le moujik d'accomplir ce qu'il croit être son devoir religieux, et il est certain, qu'à ce point de vue, le paysan russe est profondément croyant. Mais voilà précisément pourquoi on ne peut que regretter amèrement de le voir mettre tant de zèle au service d'une religion schismatique ; et, tout en laissant à Dieu seul de le juger, il est bien permis de le plaindre.



Le calendrier russe est chargé de fêtes chômées. Il y en a presque autant que de dimanches. On a dit plaisamment, à ce propos, que le russe jeûne un jour sur trois, qu'il va à la messe le deuxième et qu'il travaille le troisième. La multiplicité de ces fêtes est précisément une des raisons qui ont

fait hésiter les autorités civiles et religieuses, quand, l'année dernière, il a été fortement question d'adopter le calendrier romain. Avancer la date de douze jours tout d'un coup, c'eût été priver plusieurs saints de leur fêtes, au moins pour un an ; et on a craint les protestations d'un trop grand nombre de popes et de moujiks, protestations qui auraient pu amener une scission dans l'Eglise officielle. De plus, comment faire accepter aux russes ignorants un calendrier venant de Rome, l'œuvre d'un pape ? La chose paraît vraiment impossible, quand on connaît l'antipathie et les préventions déraisonnables dont est pénétrée, sur ce point, toute la population non instruite, laquelle est bien le grand nombre.

Ces craintes n'étaient pas chimériques ; l'origine du RASKOL, cette grande hérésie de l'église russe, est là pour le prouver. Nous arrivons avec le raskol à l'étude des hérésies de l'église orthodoxe. Presque toutes les sectes russes, et elles sont innombrables, ont même point de départ que le raskol : la correction des livres liturgiques. Toutes, à part trois ou quatre, sont issues de lui.

Nous sommes au 17e siècle ; le tzar Alexis règne et Nikone est patriarche de Moscou. Depuis longtemps les livres liturgiques, écrits en vieux slavon, avec des caractères cyrilliques, avaient été corrompus par l'ignorance des copistes ou des imprimeurs. Les leçons étaient devenues erronées ; des livres analogues offraient de grandes divergences de lecture ; les missels fourmillaient de contresens ; on trouvait partout des interpolations bizares, souvent incompréhensibles, mais, par là même, plus vénérées du vulgaire.

Wassili III avait déjà voulu faire une réforme, et il en avait chargé un moine grec. Le projet échoua par l'opposition du clergé. Le correcteur fut condamné et renfermé dans un couvent.

Nikone à son tour mit la main à l'œuvre. Il réussit, car il

avait un grand savoir et jouissait, en même temps, d'une influence prépondérante sur le tsar Alexis. Des moines de Byzance préparèrent des éditions que Nikone fit approuver par un concile et qu'il imposa ensuite à l'église russe.

En dépit de la grande autorité du métropolite, le scandale fut énorme. Le haut clergé soutint Nikone. Le bas clergé et le peuple, c'est-à-dire la masse, protestèrent. Une véritable révolte religieuse s'ensuivit, et ce fut l'origine du groupe des *raskolniks* ou *vieux-croyants*. Voilà, en deux mots, l'origine du *raskol*, cette grandissime hérésie de l'Eglise russe, et dans laquelle se fondirent bientôt celles qui existaient auparavant. " Il n'y avait pas, dit Leroy-Beaulieu, dix moscovites capables de juger le fond du débat. La discussion n'en fut que plus violente."

Des moines, des diacres, des sacristains, dénoncèrent les corrections ; on les envoya au supplice. Le peuple en fit des martyrs et l'opposition, au lieu de désarmer, se continua avec un acharnement nouveau.

Nikone finit par être déposé lui-même, jeté en prison, puis enfermé dans un couvent, mais ses corrections restèrent.

Au fond, le débat roulait sur des points de médiocre importance. Il s'agissait de savoir si l'on devait faire le signe de la croix avec deux ou trois doigts, pour témoigner de sa croyance aux trois personnes de la Trinité ou au deux natures en Jésus-Christ ; si les processions devaient se faire dans le sens du soleil ou en sens opposé ; si l'on devait dire Issous au lieu de Iissous ; si l'on devait chanter, à certains moments de l'office, deux au lieu de trois alléluias, etc. A vrai dire, ces controverses rappellent d'assez près celles qui divisaient autrefois les Grecs et les Latins.

Le culte de la lettre, le respect servil de la forme, voilà la théorie religieuse du raskol. La forme est tout pour lui, et encore, la forme immuable du culte des ancêtres ; le ras-

kolnik est *vieux-croyant* dans la force du terme. Il croit la lettre et l'esprit indissolublement unis, il regarde la forme et le fond comme également divin. Chaque parole, chaque rite a un sens caché, et à ce point de vue, le raskol est éminemment religieux. Son formalisme a pour principe le symbolisme. Là est son originalité et sa valeur, qui le mettent en opposition directe avec les confessions protestantes. Il a poussé le symbolisme tellement loin, qu'il a fini par allégoriser tous les récits de l'ancien et du nouveau Testament.

Le raskolnik aime surtout la dévotion traditionelle, celle de ses pères, et en cela il unit ses idées religieuses avec l'idée de la patrie russe. En principe, la réforme de Nikone obligeait les fils à prier autrement que leurs pères, or, en Russie, ce changement devait amener de grandes perturbations. On recommandait autrefois de se tenir raide pendant les offices, de baiser les images et les reliques en retenant son haleine, de communier sans faire craquer le pain de communion, de s'incliner trois fois le matin et le soir devant les icônes en frappant la terre de son front, ou en se courbant au moins jusqu'à la ceinture. Le raskol voulut rester fidèle à toute cette liturgie enfantine ainsi qu'aux anciennes fêtes, sans excepter plusieurs coutumes d'origine évidemment païenne ; il ne distingua [illegible]s. On peut donc regarder le raskol comme le dernier terme du nationalisme de l'Eglise.

Au 17e siècle, les Russes se défiaient beaucoup des catholiques, surtout des jésuites qui avaient pénétré jusqu'à Kief et y avaient ouvert un collège. Ils ne voulaient pas se laisser *romaniser*, comme les grecs unis, les ruthènes, de Pologne et de Lithuanie. Aussi parlait-on de la trois fois maudite langue latine. On ne voulait pas appeler Dieu *Deus*, mais bien *Bog*, en vieux slavon. Dire *Iissous* (Jésus) au lieu de *Issous* était diabolique. De toutes les façons, on tâchait de lutter contre l'étranger, ou, comme l'on disait, contre l'occidental.

Ces misérables chicanes, à propos de vétilles, de puérilités d'observances, mettent a nu l'ignorance religieuse de tous ces bons moujiks, et l'on se demande comment, de causes aussi ridicules, a pu sortir une révolte religieuse qui, après avoir atteint des millions de fidèles, s'est perpétuée, de siècle en siècle, jusqu'à nous.

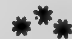
Puis, tout naturellement, nous comparons ces populations soi-disant religieuses aux nôtres, qui le sont véritablement, et ce nous est une grande joie, additionnée peut-être d'un tout petit grain de pharisaïsme, de pouvoir nous dire que nous ne sommes pas comme ces malheureux publicains russes, et que nous ne confondrons jamais ici le dogme avec la discipline.

D'ailleurs les catholiques de notre province en ont déjà donné des preuves. Tout dernièrement, quand Rome faisait disparaître de notre calendrier plusieurs fêtes d'obligation, personne n'a songé à faire un schisme. Tellement peu, qu'on a demandé d'aller jusqu'au bout, et de retrancher l'obligation d'assister à la messe qu'avait maintenu, pour ces jours-là, l'autorité religieuse.

Et notre carême, l'ancien carême du temps passé ; ce bon vieux carême où l'on faisait abstinence complète, du mercredi des Cendres à Pâques, où l'on ne prenait absolument rien le matin, qu'est-il devenu ? Nous l'avons vu s'adoucir, nous avons assisté, pour ainsi dire, à son émiettement successif, il a même disparu une année, à peu près complètement ; et qui donc, cette fois encore, a protesté ? Qui donc a parlé de révolte, sous prétexte que nous ne jeûnions plus comme jeûnaient nos pères. Quelques vieux rigoristes ont bien trouvé que la religion changeait ; ils l'ont dit peut-être ; mais, le changement avait du bon, et les plus intransigeants ont bientôt fini par s'y accommoder.

Non, nous connaissons mieux que les raskolniks, et quelque chose qui arrive, quelque changement disciplinaire qui sur-

vienne, nous ne serons jamais des vieux-croyants. Nou
faisons autrement. Nous nous contentons de tourner a
protestantisme quand l'autorité religieuse place l'églis
paroissiale au sud-ouest et non au nord-est de la rivière..
Certes, cela n'est pas le raskol; mais, au fond, est-ce plu
explicable, plus excusable.



Les réformes de Pierre-le-Grand, arrivant peu après, augmentèrent le nombre des tenants de l'hérésie du raskol. Les adversaires politiques du Tsar réformateur se joignirent à ses adversaires religieux, et, dès cette époque, leur nombre dépassa plusieurs millions.

Pierre fut un grand scandale pour ses sujets. Il modifia tout, l'Eglise, le gouvernement, la vie privée, même le costume. Le premier de l'an fut reporté du 1er septembre au 1er janvier; les lettres slavonnes furent modifiées, quelques-unes retranchées; les mentons furent rasés, le voile des femmes arraché. Or cela venait toujours de l'occident. C'était la révolution de Nikone qui se continuait et le raskol, qui protestait sans cesse, devenait par le fait même une affaire de nationalité.

Bientôt des charges, des impôts apparurent. On les regarda comme le résultat de ces changements; la résistance s'en accrut d'autant. Les raskolniks repoussaient les passe-ports, le papier timbré, les nouveaux modes d'impôts et de service militaire. A toutes ces oppositions, ils trouvaient des motifs religieux, même contre l'enregistrement des naissances et des décès.

Au bouleversement général, résultat de toutes ces réformes de Pierre, les raskolniks ne virent qu'une explication : l'approche de la fin du monde. Pierre fut l'antéchrist. D'ailleurs, sa con-

duite privée, celle de sa cours justifiaient ce jugement dans une certaine mesure. Il avait répudié l'impératrice Eudoxie et vivait fort irrégulièrement au vu et su de tous. La mort mystérieuse de son fils et successeur Alexis lui fut imputée non sans raison. On disait en secret qu'il avait mis personnellement la main à la torture à laquelle avait été soumis l'infortuné tsarévitch, et qu'un coup de knout mal calculé, lancé par le bras impérial, avait précipité le fatal dénouement. Le prodigieux succès des entreprises de ce souverain, qui se faisait appeler *empereur* au lieu de *tsar*, était interprété comme un signe de la protection du diable, et les contractions nerveuses de sa figure comme celui de la possession diabolique. On en vint à le regarder comme un juif de la tribut de Dan, arrivé par usurpation au trône de Russie, à la place du vrai Pierre qui avait péri en mer. Enfin pour couronner le tout, on trouva dans son nom le chiffre de la bête de l'apocalypse, les lettres slaves ayant une valeur numérique comme les lettres grecques.

Ainsi s'organisa sous des dehors religieux, dans les classes non instruites et chez les mécontents qui étaient en grand nombre, la résistance contre toutes les innovations occidentales, œuvre de cet antéchrist prétendu.

Pas de tabac, cette herbe trois fois maudite. La bouche du diable exhale une fumée comme l'homme qui fume. Pas de thé ni de café, ces denrées coloniales, importées alors d'occident. Pas de sucre, parce que, dans les raffineries, on emploie le sang, ce qui est défendu par l'Ecriture. On ne veut pas même se servir de routes pavées qui sont les chemins de de l'antéchrist.

A tous ces sectaires intraitables, il fallait un signe extérieur de ralliement. On choisit la barbe. Ceux qui, conformément aux ordonnances de Pierre I, continuèrent à se raser, furent des hommes à figure libertine. C'était faire revivre

une objection d'Ivan IV contre les Jésuites ; ils se rasaien ces bons Pères ; " coutume hérétique, disait le Tsar, q défigure l'image de Dieu."

Comme le double alléluia, la barbe a eu ses martyr L'opposition sur ce point a été tellement forte en certain quartiers, qu'il a fallu céder et permettre le port de la barb à des corps entiers de troupe, aux cosaques, par exemple.

Pierre I imposa lourdement la barbe. On paya l'impôt e la barbe poussa impunément sur ces mentons taxés. De sorte qu'on peut dire que le plus grand homme qu'ait jamais eu la Russie échoua littéralement contre la barbe russe.

***

On le voit, le raskol fut surtout une protestation contre les nouveautés. C'est le vieux russe par excellence, la glorification de l'immobilité. Il regarde l'ancienne vie religieuse et nationale comme préférable à la moderne ; il est rétrograde et opposé au progrès.

Venu un demi-siècle après l'établissement du servage, il trouva chez les serfs un terrain merveilleusement préparé pour sa rapide diffusion. L'esclave est toujours un sol propice pour la poussée des sectes. Ce fut comme une revendication de la liberté de l'âme, au moment où celle des corps disparaissait ; ce fut un asile ouvert à tous les adversaires du seigneur et de la loi.

Remarquons, une dernière fois et comme résumé final, que cette opposition revêtit à l'origine et garda dans la suite un caractère religieux et patriotique. Ce fut une hérésie, se développant avec une merveilleuse rapidité, tantôt à ciel ouvert, tantôt dans les sombres cachettes du servage et de la misère.

A l'heure actuelle, le nombre des raskolniks dépasse cer-

tainement quinze millions et il augmente tous les jours. Sa force est singulièrement accrue par la sympathie qui l'entoure, à raison de sa tournure essentiellement nationale. Le paysan ne regarde pas les raskolniks comme hérétiques ; au contraire, ils les juge plus dévots que les orthodoxes. On croit même que la majorité de la nation incline pour le schisme, et, le jour où celui-ci serait complètement libre, l'Eglise orthodoxe serait peut-être exposée à disparaître.

Les raskolniks sont souvent très riches, et cela beaucoup à cause de leur supériorité morale. De plus, contraints d'abandonner les affaires publiques, ils suivent mieux leur commerce et leurs affaires privées. C'est un peu ce que font les Coptes en Egypte, les Arméniens en Turquie et les Juifs partout. D'autant qu'ils furent maintes fois obligés d'avoir recours à la clef d'or, laquelle ouvre toutes les portes, celles du pouvoir aussi bien que celles de la prison où ils ont été à maintes reprises renfermés. Ils sont relativement libres depuis 1881.

Leurs marchands ont souvent d'énormes fortunes à Moscou, à Perm et dans l'Oural. L'argent est devenu le nerf du raskol, le rouble son arme. Ils accaparent l'industrie et le commerce de régions entières. Ils ont des signes secrets de ralliement et se rapprochent de ce côté des francs-maçons.

En général, les riches font un bon usage de leur fortune. Ils fondent des asiles, des hôpitaux, des écoles. De temps en temps, le gouvernement confisque ces institutions à son profit, mais ces braves gens recommencent sans jamais se lasser. Histoire de la poule qui pond un œuf chaque matin, pour remplacer, on dirait, celui qu'on lui a enlevé la veille.

Leurs maisons sont montées avec un luxe tout à fait occidental, mais tout provient de l'industrie russe. Ils n'importent rien. Petit à petit cependant leurs idées se modifient sur certains points, surtout parmi la jeune génération. On voit maintenant des jeunes raskolniks qui se rasent, fument, vont

au bal et au théâtre. De ce côté, le raskol fléchit devant l
poussée des idées modernes.

Les raskolniks l'emportent encore souvent au point de vu
de l'instruction, qu'ils aiment et essayent de répandre autou
d'eux, sans trop regarder aux sacrifices pécuniaires que cel
exige.

Comme ils n'ont pas de sacerdoce régulier, ils ont dû se rabattre sur l'étude de la bible. Malheureusement, le raskolnik n'a pour tout aliment à ses recherches que les apocryphes ou les lourdes compilations byzantines. D'ailleurs, par principe, il ne lit que les anciens livres, des livres de dévotion, surtout les éditions prénikoniennes, dont les contrefaçons abondent. Il en résulte que, grâce à la fausseté des sources, les raskolniks lettrés n'ont pas de science véritable. Ils ont une ignorance érudite. Comme ils restent en dehors des gymnases et des universités, ils ne peuvent prendre leur part de la vraie culture et du vrai savoir.



Cette immense hérésie du raskol, privée de toute autorité suprême, n'a pas tardé à donner naissance à un grand nombre de sectes plus ou moins distinctes les unes des autres. Sectes étranges, quelques-unes inoffensives, quelques autres à théories monstrueuses ; elles ont reproduit sur le sol de la Russie ce qu'on a vu se passer chez les protestants anglais et américains.

Tout d'abord, la difficulté de recruter le clergé a provoqué la division du raskol en deux groupes : les *Popovotsky* et les *Bespopovotsky*, raskolniks à prêtres et raskolniks sans prêtres. Ces derniers, ne pouvant avoir de culte régulier, ont voulu le remplacer par un surcroît de pratiques extérieures. Tout le formalisme méticuleux de l'orthodoxie s'y

retrouve exagéré : signes de croix cent fois répétés, prostration, saluts, etc. Il faut deux cents inclinations pour un enterrement. Un néophyte doit en faire deux milles par jour pendant six semaines, avec vingt prostrations à chaque centaine. Il y a vraiment de quoi attraper un douloureux lumbago pour ces pauvres catéchumènes. Ils ont une horreur suprême du sucre, du tabac et du lièvre.

Nous terminerons par l'énumération rapide des *principales* sectes issues du raskol. Tout d'abord, les *théodosiens* du nom de leur fondateur, qui prohibent le mariage ; les *errants* qui se cachent dans les déserts, pour éviter tout contact avec une morale condamnée ; les *muets* ou *non-priants ;* les *nieurs* qui disent que, depuis Nikone, il n'y a plus rien de sacré sur la terre : tout a été emporté au ciel. Plus de culte extérieur ; on adore Dieu en esprit. Et c'est ainsi qu'il arrive que le raskol, avec son orgie de ritisme, conduit droit au rationalisme. Ajoutez encore les *bailleurs*, qui passent le jeudi saint la bouche ouverte, attendant que les anges leur apportent la communion ; les *tueurs-d'enfants*, les *étouffeurs*, les *assommeurs*, dont il est facile de deviner les aimables croyances. Enfin mentionnons les *millénaristes* ou *chercheurs-du-Christ*, lesquels, croyant que Napoléon I venait, en 1812, détruire la Russie orthodoxe, étaient prêts à le recevoir comme le messie. C'est ce qui explique pourquoi on trouve encore aujourd'hui le portrait de Napoléon dans tant d'izbas russes.

Nous ne dirons rien des sectes mystiques, des *klistys*, des *skoptsys*, des *skakoussys*, qui sont toutes tombées dans des pratiques immorales et sont disparues dans la pourriture, sauf les *skoptsys* qui auront bientôt, espérons-le, le même sort.

Parmi toutes ces sectes que nous venons d'énumérer, pas une ne repose sur autre chose que des idées ritistes ou mystiques. La prétendue altération des rites a été le point

de départ des plus importantes, de celles qui ont eu le plus d'influence. On comprend facilement, en partant de là, que le gouvernement russe en surveille les adeptes de très près, car le jour où l'Eglise orthodoxe serait sérieusement menacée, le pouvoir suprême lui-même en recevrait un rude contre-coup. Il disparaîtrait peut-être, ou du moins subirait des modifications profondes, capable d'amener une révolution générale. Or une révolution en Russie enfanterait des horreurs, auprès desquelles les tueries et les abominations de la révolution française ne seraient que jeux d'enfants.



A côté de ces sectes ritistes, dans une sphère tout à fait différente, il convient de placer celles qui sont issues de l'esprit rationaliste et protestant. Nous parlerons des trois principales : les *Molokanes* ou *buveurs-de-lait*, les *Doukhoborstes* ou *athlètes-de-l'esprit* et les *Stundistes*. Nous avons déjà reçu au Canada un contingent des seconds ; on nous annonce pour l'été prochain l'arrivée d'un bataillon de molokanes. Il est à propos que nous sachions un peu quelle doctrine religieuse et sociale professent ces futurs canadiens.

Les molokanes et les doukhoborstes se ressemblent beaucoup, aussi nous contenterons-nous de donner leurs caractères communs, d'après l'ouvrage de M. Leroy-Beaulieu.

Par opposition aux raskolniks, ils n'ont pas ou presque pas de culte et de cérémonies extérieures. Ils dédaignent les rites traditionnels et s'appellent des *chrétiens spirituels*. Ils repoussent comme matérialistes ou idolâtriques la plupart des pratiques ou cérémonies religieuses, offices, sacrements, etc. Ils ne se signent ni avec deux, ni avec trois doigts, ils ne signent pas du tout ; ils cherchent simplement *à connaître Dieu*. Pas de sacerdoce, la vraie Eglise n'ayant pas besoin de clergé ;

le Christ est le suprême pontife. Mais en revanche, tous reçoivent comme une délégation de ce souverain pontificat ; tous sont prêtres. Un ancien préside leurs assemblées religieuses, sans aucun caractère sacerdotal, sans aucun costume spécial.

Pas de sacrements. Le mariage est exclusivement une union d'amour, et, quand ce dernier sentiment disparaît, chacun des époux reprend sa liberté. En d'autres termes, ils préconisent l'union libre.

Dieu est esprit, disent-ils, donc prosternons-nous...en esprit ; pas d'images qui seraient des idoles. Les orthodoxes gardent religieusement une icône dans un coin de chaque chambre de leurs maisons, c'est le coin saint ; les doukhoborstes jettent les icônes par la fenêtre. Ni églises, ni chapelles ; le corps de l'homme est le temple de Dieu ; il n'est pas fait de poutres, mais de côtes. Ils se réunissent dans une maison quelconque, disent le *Pater*, lisent l'écriture et chantent des psaumes : un ancien préside.

L'origine de cette théologie, à teinte rationaliste très marquée, est assez obscure. On se croirait justifiable d'y voir une poussée du protestantisme allemand. Ce n'est toutefois qu'au 18e siècle que ces hérésies prennent corps. Le premier apôtre des doukhoborstes paraît avoir été un soldat, peut-être un prisonnier allemand, vers 1740, dans l'Ukraine. De là, la secte passa dans le gouvernement de Tambof, pour se partager en deux camps, et, vers la fin du 18e siècle, on les trouve à la fois à Moscou et sur la Volga.

En 1775, le Saint-Synode s'en occupa ; naturellement, ce fut pour les condamner. Paul I les exila en masse en Sibérie, mais cette mesure fut avant tout politique. Alexandre I s'étant montré plus tolérant, les sectaires exilés demandèrent à être réunis dans une contrée moins inhospitalière, et, en 1800, on leur assigna des terres au nord de l'Azof. Là ils

formèrent une espèce de communauté et vécurent tranquilles pendant près d'un demi-siècle.

Ce fut alors qu'ils reçurent la visite de leurs frères, les quakers d'Angleterre, absolument comme les quakers de Pensylvanie sont venus au Canada, souhaiter la bienvenue à leurs frères les doukhoborstes, lors de leur arrivée. Les bons Anglais furent étonnés et réjouis à la fois de trouver une nouvelle Pensylvanie sur les bords de l'Azof. Ils s'émerveillèrent des connaissances que les doukhoborstes avaient des écritures, ainsi que de ce qu'ils appelaient ingénuement la hardiesse de leurs spéculations.

L'anarchie, on devait le prévoir, se mit bientôt dans leurs rangs, et, en 1841, Nicolas I les transporta une troisième fois, dans la Transcaucasie. Huit mille prirent le chemin de ce nouvel exil. Ils y fondèrent des villages florissants, aux environs de Batoum et de Kars. Ce sont ces villages qui nous ont expédié les nôtres.

Le rationalisme des doukhoborstes est tout imprégné de mysticisme ; mais, comme ils sont illettrés, on ne saurait attendre d'eux une théologie bien arrêtée.

Une anecdote montre jusqu'à quel point les doctrines de semblables hérésies peuvent rester longtemps indécises. Un professeur ecclésiastique de Kief, M. Novitsky, ayant entrepris de réfuter les doctrines des doukhoborstes dont lui-même n'avait, comme tout le monde, qu'une vague connaissance, eut la surprise de recevoir les remerciements des sectaires. Le travail du controversiste orthodoxe fut acheté par les hérétiques, comme pour leur tenir lieu de catéchisme et de règle de foi, si bien que le prix de ce livre monta à cinquante roubles et que le malheureux auteur en devint quelque peu suspect !

Pendant que les molokanes prétendent fonder leur religion sur la Bible, les doukhoborstes n'accordent à l'écriture qu'un

rôle très secondaire, ils laissent une large part à la tradition, appelant l'homme le livre vivant, par opposition à l'écriture qui est lettre morte.

Le Christ, disent-ils, a, tout le premier, préféré la parole à la plume.

La grande originalité des doukhoborstes est la croyance à la révélation intérieure. Suivant eux, le Verbe divin parle en chaque homme, et cette parole intérieure est le Christ éternel. Ils rejettent la plupart des dogmes, ou ne les admettent que d'une manière symbolique : ainsi de l'incarnation, de la rédemption et de la trinité. D'ignorants moujiks interprètent les mystères d'une façon analogue à celle des hégéliens ; l'incarnation, affirment-ils, se reproduit dans la vie de chaque fidèle : le Christ vit, enseigne, souffre et ressuscite dans chaque chrétien.

Ils nient le péché originel, soutenant que chacun ne répond que de ses fautes. S'ils admettent une tache primitive, ils la font remonter à la chute des âmes, avant la création du monde visible ; car, dans leur cosmogonie à demi gnostique, ils croient à la préexistence des âmes. Cette croyance leur a fait attribuer des coutumes aussi barbares que logiques. Comme Haxthausen remarquait la vigueur des doukhoborstes de la Molochtna : " Il n'y a rien d'étonnant, lui dit son guide, ces athlètes-de-l'esprit mettent à mort les enfants débiles ou contrefaits, sous prétexte que l'âme, image de Dieu, ne doit habiter qu'un corps sain."

Quelques-uns de ces paysans ont poussé la spéculation jusqu'à ne plus reconnaître à Dieu qu'une existence spéculative, ou mieux, subjective, et à l'identifier avec l'homme. Ils s'inclinent les uns devant les autres, prétendant adorer la forme vivante de Dieu, l'homme. Ces moujiks prononcent ainsi à leur manière, le *fiat Deus* de certains philosophes. Pour eux, la trinité, c'est la mémoire, la raison, la volonté.

Ils nient la vie éternelle, le paradis, l'enfer. Le paradis doit se réaliser sur cette terre; absolument la doctrine de Tolstoï. Après de longues années d'études et d'observations, après une conversion à la foi chrétienne annoncée avec grand fracas, le fameux écrivain russe a fini par aboutir à un dogme que des paysans illettrés du Caucase défendaient depuis plus de cent ans. C'est peut-être ce qui lui a valu la sentence d'excommunication que les chefs de l'Eglise russe viennent de lancer contre le célèbre philantrophe.

Ils admettent la migration des âmes. A leurs yeux, le Christ n'est qu'un homme vertueux. Jésus est le fils de Dieu, dans le sens où nous le sommes tous nous-mêmes. " Nos vieillards, disent-ils, en savent plus long que lui." L'Eglise est la réunion de tous ceux qui marchent dans la lumière et la justice, chrétiens, juifs ou musulmans.

Toute cette métaphysique de paysans ne pouvait, dans un tel milieu, recruter beaucoup d'adhérents. Aussi le nombre de doukhoborstes a-t-il toujours été très restreint, quelques milliers à peine. Les molokanes au contraire se chiffrent par centaines de mille. Chez eux le mysticisme s'est évaporé et a cédé la place au rationalisme pur. Ils interprètent très largement l'écriture. " La lettre tue," aiment-ils à dire. Tout l'évangile doit se prendre au figuré. Franchement unitaires, leur christianisme ressemble à celui de Newton, de Milton et de Locke.

La conception sociale de ces rationalistes aboutit à une sorte de théocratie démocratique. La société civile est réellement l'Eglise, et elle doit être constituée sur les principes évangéliques, c'est-à-dire, sur l'amour, la liberté, l'égalité. Nous voilà arrivés aux fameux principes de 89. Le vrai chrétien doit être libre de toutes lois et obligations humaines. Les autorités humaines ont été établies par Dieu, mais seulement pour les fils du siècle, or les chrétiens ne sont pas de

ce monde ; le vrai chrétien n'obéit donc qu'à la loi de Dieu écrite dans son cœur. Ils en arrivent ainsi au radicalisme politique.

Il y a, de ce côté, tout un travail d'initiation à faire chez nos doukhoborstes par nos amis les politiciens bleus ou rouges. A l'heure actuelle, on leur refuse le droit de voter, mais il faut prévoir le jour où ce privilège leur sera octroyé. Le parti qui, d'ici à cette date, aura persuadé à ces braves moujiks qu'il est celui des vrais chrétiens, par opposition à l'autre, qui est celui *du siècle*, ce parti, dis-je, sera assuré d'avoir leurs suffrages. Quelque rude que paraisse cette tâche, elle ne dépasse pas les étonnantes facultés de nos cabaleurs.

En attendant, les doukhoborstes s'en tiendront à leur radicalisme social. Comme les quakers et les moraves, ils ont une grande répugnance pour le serment et la guerre. Ils ne veulent pas payer l'impôt, sous prétexte que les chrétiens spirituels n'appartiennent pas à César mais à Dieu. Beaucoup d'entre eux, pour cela, ont été knoutés et déportés par Nicolas I, d'autres enfermés dans des asiles. Ils furent alors obligés de se plier à la loi commune et d'en arriver à des compromis. En théorie cependant, ils continuent à nier les droits de l'empereur et du pouvoir civil.

Ils ont des espérances millénaires ; ils attendent, comme Tolstoï, le règne universel de la justice et de l'égalité. En 1812, ils envoyèrent une députation à Napoléon I, lui demandant s'il n'était pas le libérateur annoncé. Elle fut interceptée par les cosaques.

Ces sectes ont donné le jour à quelques exaltés communistes comme Popof, en 1825, qui mourut exilé en Sibérie, et Grégorovief, sous Alexandre II. Mais les phalanstères de ces deux illuminés n'ont jamais eu qu'une existence éphémère.

La charité est en grand honneur chez les doukhoborstes et

les molokanes. Ils ne souffrent pas de pauvres parmi eux, et c'est par des motifs de charité véritable qu'ils viennent au secours des indigents. En revanche, ils n'admettent pas de distinction de classes, de grades ou de titres, et ils poussent cette idée d'égalité jusqu'à des exagérations absurdes. Chez les doukhoborstes, on prône l'égalité absolue des sexes et des âges ; plus de distinction entre le père, la mère et les enfants. On appelle simplement le père : *Starick*, le *vieux;* la mère : *Starouhka*, la *vieille*. Les femmes boivent et fument comme les hommes, par principe d'égalité.

La troisième secte, les *Stundistes*, issue du contact des anabaptistes allemands établis aux environ d'Odessa, se rapproche franchement des confessions protestantes. Ils se soumettent volontiers aux lois, mais, en dépit des poursuites les plus acharnées, ils refusent obstinément le ministère du clergé orthodoxe. C'est plus simple et moins dispendieux.

Nous passerons sous silence toutes les autres sectes russes ; leur étude exigerait presque un volume, volume qu'il faudrait encore supplémenter chaque année, car de nouvelles pousses d'hérésie jaillissent tous les jours. Ce sont comme les herbes de la steppe qui se resèment spontanément. Ici encore, l'imposture et le fanatisme se côtoient et se prêtent un mutuel appui. Le moujik, si avisé en toutes choses, reste naïf en religion et en politique. Il accueille tout, faux prophète, faux tsar, faux Christ, etc. Aussi le code prohibe-t-il très sévèrement les faux prophètes et les faux miracles.



Il est évident que le gouvernement russe ne peut voir toutes ces hérésies que d'un très mauvais œil. Plusieurs sont franchement socialistes ; toutes s'attaquent à l'orthodoxie et l'affaiblissent en la divisant. Or celle-ci et l'Etat sont trop

intimement unis, trop mutuellement solidaires, pour que le pouvoir suprême ne vienne pas au secours de l'Eglise. En Russie, le gouvernement a la main rude, les hérésies s'en sont souvent aperçu. On ne leur a pas ménagé l'exil, la prison, le bûcher, la torture. Mais on ne cherchait pas tant à convertir les cœurs qu'à sauver les apparences. On ne se souciait pas de guérir le mal dans sa racine, il suffisait d'en masquer le progrès. En fin de compte, mieux eût valu un fanatisme moins accommodant. D'autres Eglises ont brûlé autrefois, c'était l'argument du temps; aucune autre n'a remplacé le bûcher par le *bakchich*. L'autodafé espagnol était plus barbare, la *vziatka* russe, plus répugnante.

Ces mesures de répression n'ont jamais réussi comme on l'espérait. Après de longues persécutions, on a enfin décidé de laisser aux sectes une demi-liberté. Mais on s'en est tenu à des demi-mesures et la législation est restée fort incohérente. Il y a surtout une marge immense où la cupidité, la vénalité, la canaillerie de l'administration *(du tchinovisme)* et du bas clergé peuvent se donner libre carrière. " La loi, dit un proverbe russe, est une corde mal tendue; les grands passent par-dessus, les petits par-dessous."

Voilà l'explication de la facilité avec laquelle les autorités russes ont laissé partir les doukhoborstes. Il en sera de même des molokanes, si tant est qu'ils doivent nous arriver à leur tour, comme l'annonçait dernièrement la *Gazette* de Montréal. Le départ de quelques milliers de sujets passera à peu près inaperçu, grâce aux nombreux millions qui peuplent cet immense empire. De plus, son sol aura été purgé d'une hérésie et son Eglise officielle, raffermie d'autant, n'aura plus qu'à s'occuper des autres, et certes, il lui en reste encore assez.

Et nous, que ferons-nous de ces orthodoxes hérétiques? Ils sont robustes, et, s'ils le veulent, ils feront d'excellents colons. Mais ils sont russes, et, à ce titre, il est à redouter

qu'ils aient le travail en assez mince estime. Espérons du moins qu'ils consentiront à modifier quelques-uns de leurs principes religieux et sociaux, afin de se mettre au niveau de la société où ils ont choisi de vivre.

Devons-nous espérer qu'ils se fondront plus tard dans ce qu'on appelle quelquefois le grand tout de la nation canadienne ? Tout d'abord, ce grand tout me paraît encore à faire, et, si jamais il se réalise, je ne me figure pas que des races aussi particularistes y disparaissent si vite et sans résistance.

Voilà autant d'inconnues que l'avenir seul peut dégager. En attendant, et pour nous rassurer dans la mesure du possible, rappelons-nous que ces doukhoborstes sont de braves gens, honnêtes et charitables. Mais n'oublions jamais qu'ils sont russes. « Chez le russe, dit Walizewski qui les connaît bien, sous une écorce grossière, vous avez chance de trouver un homme infiniment doux. N'y insistez pas ; n'y comptez pas trop. Il a des réveils terribles."

Le russe est un peuple à part, comme la Russie est un pays à part, « la sixième partie du monde ", disait un Tsar.

" Par sa situation géographique entre l'Europe et l'Asie, nous citons encore Walizewski, par sa situation historique entre une suite d'enclumes où le prêtre byzantin, le soldat tatare et l'aventurier allemand ont tour à tour martelé son génie, ce pays, à la fois jeune et vieux, a été et est encore désorbité et déséquilibré. Inculte par ici, raffiné par-là. Pourri avant d'être mûr, a-t-on dit. Prématurément mûri d'un côté ? Oui, avec un assemblage troublant d'instincts sauvages et d'aspirations idéales, de luxe intellectuel et de profondes misères morales.

" Immense réservoir d'énergies physiques et morales, continue le même écrivain, découvert soudain entre la vieille Europe, fatiguée de vivre, et la vieille Asie, lasse de n'avoir pas vécu. Abîme où sombreront les communes destinées ?

Peut-être. Fontaine de Jouvence ? Peut-être encore. Penchées sur l'un et l'autre bord, les foules regardent anxieuses, scrutant les profondeurs, jetant la sonde."

Nous ne croyons pas que, de tous les peuples de l'univers, il y en ait un qui, à l'heure présente, suive avec autant d'anxiété que le peuple anglais, le mouvement troublant de cette sonde fantastique.

Comme conclusion finale de cette trop longue étude, permettez-moi d'ajouter que nous, canadiens-français et catholiques, nous devons remercier sincèrement la divine Providence qui nous a fait naître dans une Eglise vivante ; une Eglise qui agit et qui travaille efficacement à la sanctification de ses membres, en mettant en honneur les efforts personnels ; une Eglise dont les pasteurs se sacrifient généreusement, sans calculer avec les profits qu'ils peuvent espérer de leur abnégation ; une Eglise enfin dont le chef suprême fait l'admiration de l'univers et dont la parole infaillible, se faisant entendre bien haut, au-dessus des chicanes où se débattent les misères de la politique et de l'ambition, proclame solennellement au monde la vérité qui ne change pas, indique à ses enfants la voie à suivre, sans tenir compte autrement de la grandeur ou de l'étroitesse de la puissance civile.

Pour ce suprême bienfait, qui s'apprécie surtout quand on examine la triste situation de ceux qui en sont privés, sachons trouver dans notre cœur une parole, un cri de reconnaissance, et jurons une fidélité sans défaillance à notre divin Chef, et à son représentant, persuadés que, seul, il est vraiment la *voie*, la *vérité* et la *vie*.